



LE 18^e DU MOIS

JOURNAL ASSOCIATIF D'INFORMATIONS LOCALES - PARAÎT AU DÉBUT DE CHAQUE MOIS
N° 218 - JUILLET-AOÛT 2014 - 2,30 EUROS

Balade poétique au long des films tournés dans la Goutte d'Or, star du cinéma

(Pages 10 et 11)

Les belles réussites économiques du 18^e

Ces entreprises nées dans l'arrondissement et qui partent aujourd'hui à l'assaut du monde

(Notre dossier pages 2 à 5)



Grandes-Carières
La teinturière magique de la rue Carpeaux
(Page 14)

Simplon
L'ex immeuble de la CPAM du boulevard Ornano en pleins travaux
(Page 15)

Culture
Au BAL, Lewis Baltz, le photographe urbain de l'après-guerre aux États-Unis
(Page 21)

Les photos du 18^e gazouillent sur Twitter
(Pages 6 et 7)

La Chapelle
Le dojo entre attente et espoir
(Pages 12 et 13)

Le coworking a le vent en poupe
(Pages 12 et 13)

Portrait : Nicole Milhaud, une vie à défendre les autres
(Pages 24)

Histoire : quand la guerre se prépare en juillet 1914
(Pages 17 à 19)

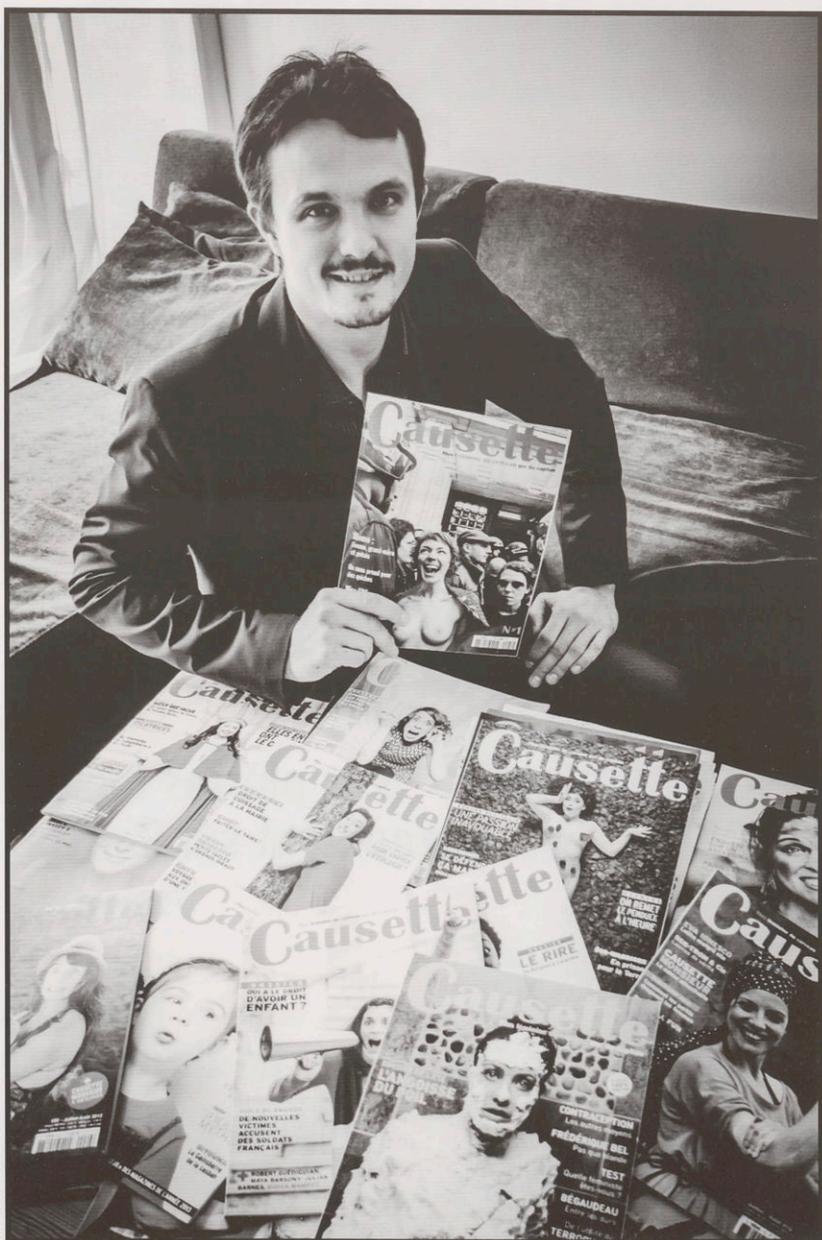


21 Jul 20 32713

LE FABULEUX DESTIN DE PLUSIEURS ENTREPRISES DU 18^e

Toutes ont commencé très modestement, dans un petit atelier ou même sur le coin de table d'un appartement. Toutes partaient d'un vrai projet avec une exigence de qualité. Un magazine féminin qui invite à réfléchir sur la société plutôt qu'à consommer à outrance. Une fabrique de biscuits savoureux à base de produits sains. Un site gratuit d'hébergement de vidéos avec des techniques innovantes. Une brasserie où s'inventent des bières aux goûts originaux. Une pâtisserie – chocolaterie pour gastronomes. Quelques exemples de l'esprit d'entreprise qui se manifeste dans le 18^e et a déjà conduit plusieurs de ces aventuriers à la conquête des marchés mondiaux.

Dossier réalisé par Sophie Djouder et Marie-Odile Fargier



© Guendalina Fiammi

GILLES BONJOUR ET SES «CAUSETTE» DANS L'APPARTEMENT OÙ EST NÉ LE MAGAZINE.

Plus féminin du cerveau des capitons ». Avec une telle devise, en cinq ans, le magazine *Causette* a réussi à faire son trou dans l'univers ultra-concurrentiel de la presse. L'histoire démarre rue Doudeauville lorsque deux amis, Grégory Lassus-Debat, jeune journaliste et Gilles Bonjour, informaticien, font le pari un peu fou de lancer une publi-

cation à contre-courant des stéréotypes féminins. « *Autour de nous, nos copines et amies ne se reconnaissent pas dans la presse féminine. On a eu l'envie de créer un magazine pour des femmes « normales » et pas fantasmées* », raconte Gilles, administrateur général de la publication. Sans soutien des banques, les deux copains parviennent tant bien que mal à réunir 90 000 euros grâce à des

Causette, l'ovni de la presse féminine

Pari fou, le magazine «qui ne prend pas les femmes pour des quiches» est né rue Doudeauville. Lu dans plus de soixante pays, il tire aujourd'hui à 120 000 exemplaires.

emprunts personnels : « *de quoi assurer le lancement des trois premiers numéros* ». Ils passeront ensuite de longs mois à mûrir leur projet dans le deux-pièces de Gilles situé au 40 rue Doudeauville. Puis le 7 mars 2009, veille de la journée de la Femme, le premier numéro de *Causette* débarque dans les kiosques. Au sommaire, un reportage sur les mineurs délinquants et le portrait d'une grand-mère prostituée.

Le ton est donné ! Tiré à 20 000 exemplaires, près de la moitié sera vendue. Tout cela sans matraquage publicitaire, uniquement grâce au bouche-à-oreille et à des articles de presse dithyrambiques.

Une rédaction basée à la Goutte d'Or

Il faut dire que *Causette* détonne au côté de *Grazia*, *Be* et consort. Ici pas de rubriques beauté, psycho, people, cuisine mais des reportages d'actualité, des enquêtes fouillées, des portraits de « vrais gens ». Pas de photos retouchées non plus dans un souci de réalisme et 10% de publicité maximum triée sur le volet. Pendant un an, soit dix numéros, les comités de rédaction ont régulièrement lieu dans le salon de Gilles. « *Mon appartement a été notre premier local* ». L'équipe a aussi ses habitudes à l'Olympic Café, rue Léon et au Lavoir Moderne Parisien (LMP). Au fil des mois, le magazine trouve son public. La suite est une série de succès. Élu « meilleur magazine de presse » par le jury du Grand Prix des médias de CB news en 2012, *Causette* reçoit un an après le

prix « coup de cœur » décerné par le Syndicat des éditeurs de la presse magazine (SEPM). La publication se paie même le luxe de faire la Une du très respectable *Times*.

Un magazine intergénérationnel

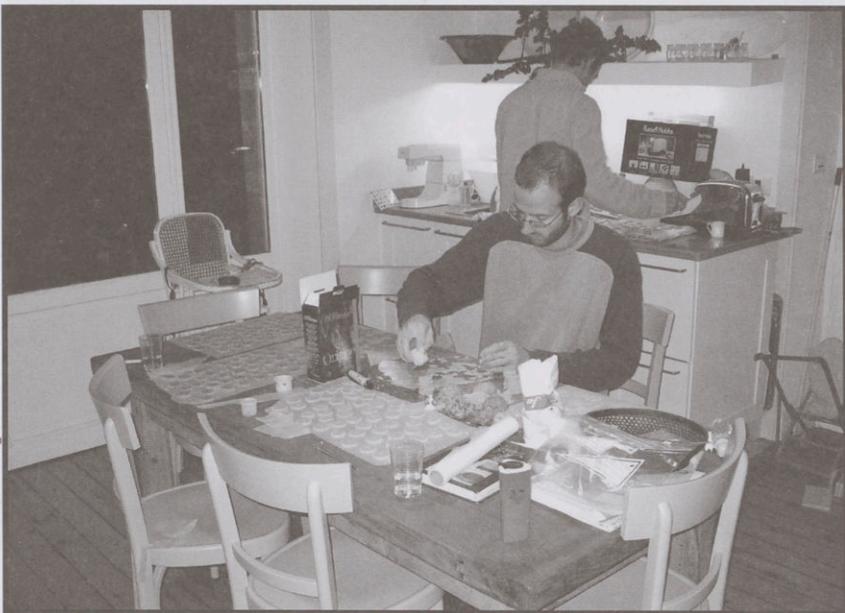
Pour les fondateurs, cette réussite tient en quelques mots : un ton décalé, une bonne dose d'humour et d'autodérision. « *Causette, c'est un peu la bonne copine journaliste qui nous raconte des histoires* », explique Gilles. Mais c'est aussi une rubrique devenue culte : « *On nous prend pour des quiches* » dans laquelle le journal épingle régulièrement les événements et propos misogynes et machos. Le plus surprenant, c'est que le magazine n'attire pas que des bobos ou des militantes féministes. Gilles confirme : « *Nos lectrices ont entre 17 ans et 92 ans et viennent d'horizons très différents. Les hommes l'achètent aussi* ». Passé en septembre 2011 de bimestriel à mensuel, le magazine est aujourd'hui tiré à 120 000 exemplaires. Il est en kiosque en Suisse, en Belgique, au Québec, au Portugal et revendique des abonnés dans plus de soixante pays. Quant à la rédaction, elle a déménagé dans des locaux plus spacieux, rue de Charonne (11^e) et emploie quinze journalistes permanents. Aujourd'hui, rue Doudeauville, seuls restent les éditions Gynéthic, la société éditrice du magazine, et... accessoirement l'appartement de Gilles.

Sophie Djouder

□ En kiosque chaque mois, 4,90 €.

Michel et Augustin, les trublions de la rue Hermel

Nés dans le 18^e, leurs petits sablés et autres gourmandises, déjà vendus en Europe et au Japon, partent maintenant à la conquête de New York.



Photos Michel et Augustin



CI-DESSUS : PREMIERS ESSAIS DE MICHEL ET AUGUSTIN, DANS L'APPARTEMENT DE LA RUE HERMEL.

CI-CONTRE : SALAH, L'ÉPICIER DE LA RUE HERMEL, EST LE PREMIER COMMERÇANT À AVOIR MIS DANS SES RAYONS LES SABLÉS DE MICHEL ET AUGUSTIN.

Dans le quartier, certains se souviennent encore de la petite Kangoo bleue avec laquelle ils ont fait leurs premières livraisons. Michel et Augustin, c'est d'abord une histoire d'amitié qui a commencé sur les bancs de l'école et qui s'est poursuivie jusque dans le 18^e, plus précisément au 26 rue Hermel. C'est là, au deuxième étage dans l'appartement d'Augustin, que ces deux diplômés d'école de commerce décident de se lancer en 2004 dans la confection de petits sablés. « *L'idée est partie d'un ressenti de consommateur. En me promenant dans les rayons de supermarchés, j'avais toujours l'impression d'être manipulé, que l'on me racontait des histoires pour me pousser à consommer. En plus, à moins d'avoir un prix Nobel de chimie, la liste des ingrédients sur les étiquettes était incompréhensible* », résume Augustin Paluel-Marmont cofondateur de la marque avec Michel de Rovira.

Au départ, les deux hommes n'y connaissent pas grand-chose, même si Augustin a obtenu un CAP de bou-

langer et pris des cours du soir de pâtisserie à la mairie de Paris. Pendant six mois, ils vont tester plus de quatre cents combinaisons avant de trouver celle qui fait mouche : la fameuse recette au beurre salé. Suivront deux autres, celle aux pastilles de chocolat noir puis celle au pavot — vanille. « *Nous souhaitons remettre le goût au cœur de la ville avec des ingrédients les plus simples et naturels possibles. Ceux que tout le monde peut avoir chez soi* », explique Augustin. Tous deux troquent alors leur costume cravate de consultant et de chef de produits marketing pour une toque de pâtissier.

Des courses de caddies

Pour se faire connaître, les deux copains n'hésitent pas à proposer leurs petits gâteaux aux commerçants du coin. « *Une fois, on nous a même pris pour des Témoins de Jéhovah* », se souvient Augustin. Salah, l'épicier en bas de l'immeuble, sera leur premier supporter. Puis Haija, le traiteur asiatique de la rue du Poteau, le Cellier de la Butte et le vidéo club de la Butte, le Point

Soleil, rue Caulaincourt... Au bout de quelques mois, les petits sablés ronds colonisent près d'une cinquantaine de points de vente du quartier. Le tandem invite aussi les curieux à venir goûter leurs recettes « in situ » rue Hermel puis au Café de la Place, à deux pas de la Mairie tous les premiers jeudis du mois.

Sans compter qu'ils donnent de leur personne : courses de caddies place Jules Joffrin, balades déguisés en vaches dans les rues et la célèbre descente à ski de la Butte Montmartre. Très vite, leur audace paie, les petits biscuits se vendent. « *Dès le départ, nous souhaitons créer une marque qui donne le sourire et mise sur la convivialité, le partage et la proximité avec les consommateurs* », poursuit Augustin. Les « Trublions du goût » se sont fait une spécialité de raconter leur vie sur l'emballage de leurs produits à l'aide de petits dessins ludiques et de légendes totalement décalées. Un marketing soigné, entre simplicité enfantine et pâtisserie à l'ancienne, qui a fait mouche chez les consommateurs.

De Montmartre à Brooklyn

Au fil des mois l'équipe s'étoffe. Le succès grandissant, c'est avec tristesse que la tribu quitte le quartier en 2006. Après un passage dans le 15^e arrondissement, elle plante son siège, baptisé la Bananeraie, à Boulogne-Billancourt. Aujourd'hui, la PME emploie soixante et onze personnes et compte quatre vingt dix références dont une gamme de yaourts à boire, de nouveaux biscuits (cookies, palmiers...), des smoothies, des biscuits apéritifs, des glaces et desserts frais... Présente dans dix mille points de vente en France et à l'étranger, elle a aussi un pied en Belgique, Suisse, Suède ou encore à Hong Kong et Tokyo.

Le prochain défi ? Partir à la conquête des États-Unis avec l'ouverture prochaine d'une Bananeraie dans le quartier de Brooklyn à New York. Un développement rendu possible grâce à une filiale du groupe Pinault, qui a pris 70 % du capital de l'entreprise. Les deux gourmands n'en oublient pas pour autant l'endroit où tout a commencé : « *Nous revenons régulièrement dans le 18^e rendre visite à Salah. Nous sommes si fiers d'avoir démarré ici* ».

Sophie Djouder

□ www.micheletaugustin.com

Le 18^e du mois est un journal d'information sur le 18^e arrondissement, indépendant de toute organisation politique, religieuse ou syndicale.

Il est édité par l'association des Amis du 18^e du mois.

76, rue Marcadet, 75018 Paris. Tél. : 01 42 59 34 10.

18dumois@gmail.com

Site : <http://18dumois.info>

Une permanence est assurée au local du 18^e du mois les mardi et vendredi de 10 h à 12 h et de 15 h à 18 h.

● **L'équipe de rédaction** (entièrement bénévole) : Mary Adams, Annick Amar, Lilaafa Amouzou, Brigitte Batonnier, Anne Bayley, Michèle Biétry, Chantal Bizzini, Séverine Bourguignon, Virginie Chardin, Djimmy Chatelain, Sylvie Chatelain, Tessa Chéry, Michel Cyprien, Marie Dealessandri, Paul Dehédin, Florence Delahaye, Davide Del Giudice, Sophie Djouder, Anne Farago, Marie-Odile Fargier, Florianne Finet, Guendalina Flamini, Colette Friedlander, Jacqueline Gambin, Philippe Gitton, Angela Gosmann, Catherine Halpern, Françoise Hamers, Fouad Houiche, Annie Katz, Mathieu Le Floch, Daniel Maunoury, Thierry Nectoux, Patrick Pinter, Rose Pynson, Sabadel, Camille Sarrot, Jean-Louis Saux, Thomas Sillas, Catherine Soubelet, Nina Sutton, Pierrick Yvon.

● **Rédaction en chef** : Stéphane Bardinet.

● **Secrétariat général de rédaction** : Nadia Djabali.

● **Bureau de l'association** : Noël Bouttier, président, Mathieu Le Floch, vice-président, Christian Adnin, trésorier, Günter Klode, trésorier-adjoint, Martine Souloumiac, secrétaire, Camille Sarrot, secrétaire-adjointe.

● **Directeur de la publication** : Christian Adnin.

● **Fondateurs** : Noël Monier et Jean-Yves Rognant.

● **Rédactrice en chef for ever** : Marie-Pierre Larrivé.

RETROUVEZ le 18^e du mois sur les réseaux sociaux



Taper facebook + Le 18^e du mois



twitter : @le18edumois

Et bien sûr chez votre marchand de journaux

Depuis deux ans, Thierry Roche conçoit et fabrique sur place toute une gamme de bières artisanales aux noms très couleur locale.

Deux ans que la Brasserie de la Goutte d'Or s'est installée dans la rue du même nom et la petite entreprise s'est déjà taillé une jolie réputation dans l'univers des amateurs de bières. Ceci non seulement dans le 18^e arrondissement, non seulement dans Paris, mais aussi dans des bars de plusieurs villes de province telles Lille, Rennes, Rouen, Arles... Un importateur américain, présent dans vingt-cinq états du pays, vient même de commander plusieurs palettes. Il est vrai que la brasserie avait eu les honneurs du *New York Times* qui la citait comme un des points forts du quartier de la Goutte d'Or.

« Quand j'ai découvert l'univers de la brasserie artisanale il y a cinq ans », raconte Thierry Roche, « j'ai commencé par brasser chez moi, en apprenant les techniques sur le tas ». Et ça lui plaît. Au point qu'il décide de

changer de métier et quitte son travail dans la communication : « je brassais déjà... de l'air ! » Il part suivre une formation spécialisée à La Rochelle, fait des stages dans d'autres brasseries artisanales et décide de se lancer, tout seul.

L'esprit du quartier

À la maison, il a déjà mis au point plusieurs bières, inspirées par l'ambiance du quartier où il vit, rue Doudeauville, depuis son départ de

La Brasserie de la Goutte d'Or, toute petite et déjà célèbre



AU COMPTOIR DE LA BRASSERIE DE LA GOUTTE D'OR, ON PEUT DÉCOUVRIR LES BIÈRES CRÉÉES PAR THIERRY ROCHE (À DROITE) JUSTE À CÔTÉ DES CUVES OÙ ELLES SE PRÉPARENT.

Grenoble, en 2002. Logique donc qu'il veuille les fabriquer dans ce même quartier de la Goutte d'Or. Il y repère un grand local vide (plus de 200 m²), au pied d'un immeuble social de *Paris Habitat*, celui de l'ancien restaurant *Lectures gourmandes*. Pour compléter le capital nécessaire (la banque n'en prêtait que la moitié), il explique son projet sur un site de financement participatif, et ça marche si bien qu'il réunit plus de 8 000 € pour 7 500 € demandés.

En mai 2012, après quelques mois de travaux, la Brasserie de la Goutte d'Or ouvre ses portes au 28 et entame ses premiers brassins. À travers la vitrine, les passants voient Thierry emplir de malt et d'eau les quatre cuves de brassage cernées d'un beau bois doré. Juste à côté, la bière fermente tranquillement dans six cuves d'inox. En octobre de la même année, les premières bouteilles sont prêtes.

Aujourd'hui, la brasserie ne dés-empli pas pendant ses quelques heures d'ouverture au public du jeudi au samedi : clients du quartier venus acheter deux ou trois bouteilles, barmen et restaurateurs venus goûter les derniers produits pour choisir lesquels commander, et aussi beaucoup de touristes curieux, amateurs de bière, voire brasseurs dans de lointains pays, du Chili à la Nouvelle Zélande !

Thierry rêve d'ailleurs d'ouvrir un « bar d'usine » pour faire goûter ses bières et décrire son travail. Mais sa brasserie a pour vocation de rester un petit établissement artisanal : « la première année, nous avons produit une centaine d'hectolitres, précise son fondateur. La deuxième 350. Les grandes brasseries industrielles fabriquent ça en deux jours ».

Marie-Odile Fargier

Dailymotion : en passant par le 18^e

Le site français d'hébergement gratuit de vidéos Dailymotion n'est pas né dans le 18^e, mais c'est là qu'il a réellement pris son envol. Ses deux créateurs, Benjamin Bejbaum et Olivier Poitrey, travaillaient dans le 2^e arrondissement lorsqu'ils l'ont créé, en mars 2005. Grande innovation : les internautes n'avaient plus besoin de savoir encoder leur vidéo pour pouvoir la partager quel que soit son format initial. Le succès fut immédiat et il fallut rapidement trouver un peu plus d'espace : c'est ainsi que le siège social fut transféré au 49-51 rue Ganneron.

Ce bâtiment devint vite à son tour trop petit : en 2008 l'entreprise a ouvert des bureaux à Londres, puis à New York en 2009 et à San Francisco en 2011. A Paris, le siège a été transféré dans des locaux plus vastes boulevard Malesherbes. Orange s'est progressivement introduit dans le capital et en est entièrement propriétaire depuis 2013. Mais l'opérateur étudie à présent un partenariat avec Microsoft pour mieux développer le site face au géant YouTube associé à Google. Car aujourd'hui Dailymotion figure parmi les 50 sites internet les plus visités au monde, emploie une centaine de salariés et propose huit cents millions de vidéos ! ■

UNE GAMME RENOUVELÉE

Thierry a donné à ses premières bières des noms du quartier : la *Château rouge*, une rousse amère et pimentée, la *Charbonnière*, une ambrée au goût fumé, la *Myrha*, une blonde aux saveurs de dattes, et encore l'*Ernestine*, une India pale aux roiboos et noix de cola. Des bières riches en goûts aux saveurs typées. Ensuite plusieurs autres breuvages sont venus enrichir sa gamme. La *Môme*, fraîche et légère, conçue tout spécialement pour le restaurant homonyme, à l'angle des rues Stephenson et Jean-François Lépine, la *3^{ter}* imaginée en collaboration avec les torrificateurs du café *Lomi* au... 3^{ter} de la rue Marcadet ; une bière

réalisée avec là encore trois sortes de malts et autant de houblons, trois fermentations et trois variétés de café arabe ! Les visiteurs de la fête des Vendanges 2013 se souviennent de la *French Kiss*, aux moult de raisins, brassée spécialement pour l'occasion. Thierry a proposé récemment trois petites nouvelles : *American*, *Coffee* et *Chai*, présentées, autre nouveauté, en bouteilles de 33 cl au lieu des 50 cl habituels dans cette brasserie. Les deux premières sont déjà collector car les amateurs, appelés à choisir sur internet entre les trois, ont donné une large majorité à la troisième et les deux autres ne seront plus brassées. ■

Arnaud Larher : de la rue du Ruisseau jusqu'au Japon

Installé depuis quatorze ans à Montmartre, le pâtissier - chocolatier a ouvert plusieurs boutiques et exporte ses friandises jusqu'en Asie



LES TROIS BOUTIQUES LARHER NE VENDENT QUE DU FAIT MAISON.

Le pâtissier Arnaud Larher est arrivé dans le 18e en 1997, à tout juste 25 ans, après un joli parcours. Entré en apprentissage à 15 ans chez un pâtissier de sa ville natale, Brest, il s'est vite distingué : meilleur apprenti de Brest, puis de Bretagne, puis de France, forcément ça donne envie de voir plus loin. Il n'a pas 20 ans quand il arrive à Paris. Un an plus tard, il rejoint l'équipe du célèbre pâtissier Pierre Hermé chez Fauchon. Il y reste quatre ans, jusqu'à ce que l'envie de voler de ses propres ailes soit la plus forte.

En janvier 1997, avec sa femme Caroline, il reprend une toute petite pâtisserie au joli nom de *Péché mignon* au 12 de la rue du Ruisseau, juste à côté de l'école maternelle. Le succès arrive vite. La réputation d'Arnaud Larher commence même à s'étendre jusqu'au Japon : des visi-

teurs nippons sont retournés au pays en chantant ses louanges, des guides japonais s'en font l'écho. « *Du coup des médias français se sont plus intéressés à nous* » sourit Caroline Larher. Si bien qu'en l'an 2000, il faut trouver une boutique plus grande, d'autant que le Guide Champérad consacre Arnaud Larher « meilleur pâtissier de l'année ». Le couple s'installe dans une ancienne galerie d'art, 53 rue Caulaincourt.

Nouvelle distinction en 2007 : Arnaud Larher est Meilleur ouvrier de France en pâtisserie confiserie. Il a aussi élargi sa gamme de produits et propose, outre les gâteaux, des macarons aux saveurs originales (entre autres pistache griottes, citron vert gingembre frais, coquelicot framboise...) et toute une gamme de chocolats fins qui lui valent une cascade de prix au Salon du chocolat de Paris. Depuis l'an dernier, le *Club des cro-*

queurs de chocolat l'a classé dans le top 12 des meilleurs chocolatiers français.

Deux, puis trois, puis...

Les Larher ont donc ouvert en 2007 une seconde boutique à Montmartre, 57 rue Damrémont. Ils ont aussi renoncé à l'atelier exigu de la rue du Ruisseau pour un grand espace de 250 m² rue Achille Martinet où sont aujourd'hui fabriqués tous les produits : ils ne vendent dans leurs boutiques que du « fait maison ». Enfin, en 2012, ils ont ouvert une troisième boutique, celle-ci sur la rive gauche, rue de Seine. « *Nos clients du sud de Paris y viennent plus facilement* ».

On trouve d'ailleurs les mêmes produits dans les trois boutiques. En particulier les trois gâteaux vedettes : le Toulouse-Lautrec au chocolat, le Monte Cristo chocolat framboise, et l'Ivoire, au chocolat blanc avec mangue et fruit de la passion. Et conçue tout spécialement pour l'été 2014, une idée nouvelle rigolote et gourmande, les tongs : quatre sortes de tartes (au chocolat ou divers fruits) en forme de sandale ! Le chef pâtissier les a imaginées en 2012, lors d'un salon du chocolat à Brasilia, et les a mises au point cette année en l'honneur du pays du Mondial de foot.

Car Arnaud Larher continue de mettre au point lui-même ses spécialités malgré les fréquents déplacements qu'entraîne son succès. Les Japonais, même s'ils continuent à venir dans ses boutiques (à leur intention, deux des vendeuses sont d'ailleurs japonaises), peuvent désormais trouver ses chocolats dans une importante chaîne de grands magasins nippons et la Chine commence à s'y intéresser sérieusement. **Marie-Odile Fargier**

Nous publions dans cette rubrique des annonces de réunions, d'expositions et manifestations, communiquées par des associations ou organismes divers.

Conseil d'arrondissement

Prochain conseil d'arrondissement, le 15 septembre à 18 h 30 à la mairie **Conseil de quartier Montmartre, le 2 juillet** à 20 h à l'école élémentaire, 26 rue du Mont-Cenis. Thème : Relations commerçants/habitants : comment bien vivre ensemble.

■ Samedi 5 juillet et dimanche 6 juillet Danses et arts du cirque

Les Amis des jardins du Ruisseau organisent le 2^e festival *Clignancourt danse sur les rails* Ateliers participatifs avec des artistes professionnels de la danse et des arts du cirque, grand bal populaire le samedi à 19 h Renseignements ; Sylvie Dubois 06 61 83 27 19

■ Du samedi 5 juillet au dimanche 13 juillet Concerts gratuits dans les jardins

La 13^e édition du festival Rhizomes a commencé le dernier week-end de juin et continue jusqu'au 13 juillet dans les jardins du 18e, musiques des mondes, rock, groove, maloya...

■ Dimanche 6 juillet Défilé de voitures anciennes

L'association Un village dans Paris Montmartre organise *De Butte en Blanc*, un défilé de voitures anciennes. Départ de la parade à 10 h 30, place des Abbesses.

■ Jeudi 10 juillet Université populaire du Louxor

L'Université populaire du Louxor propose au peintre François Boirond d'animer une séance autour du film *Rue de l'Estrapade*, de Jacques Becker, qui raconte le Paris de l'après-guerre. A 14 h, carrefour Barbès-Rochechouart. Tarif unique 3 €.

■ Dimanche 13 juillet Bal des pompiers

Traditionnel bal des pompiers, dimanche 13 juillet à partir de 20 h à la caserne Carpeaux, 12 rue Carpeaux

■ Dimanche 13 et lundi 14 juillet Bal des Étudiants

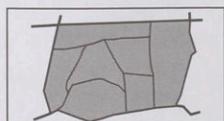
L'Union des étudiants communistes organise un bal le 13 juillet de 14 h à 2 h et le 14 juillet de 12 h à 2 h, place des Abbesses.

■ Jeudi 31 juillet Cinéma en plein air

Dans le cadre du festival Cinéma au clair de lune, projection gratuite du film *Du rififi chez les hommes* de Jules Dassin, à 21 h 30 dans le square Louise Michel.

■ Dimanche 31 août Fête de Ganesh

La fête traditionnelle de Ganesh aura lieu le 31 août. Rassemblement et début des cérémonies à 9 h, au temple, 17, rue Pajol. Départ du cortège à 11 h.



La vie du 18e

Santé dans le 18e, suivez le guide

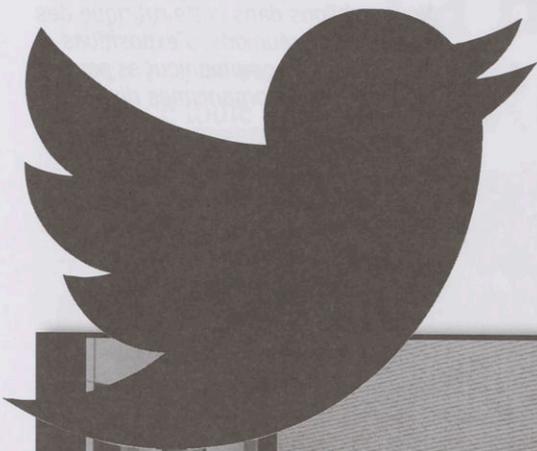
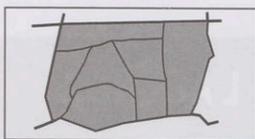
Beau format, bon graphisme, belles couleurs... la centaine d'invités au lancement du guide *Ressources Santé du 18e*, le 2 juin en mairie d'arrondissement ne tarit pas d'éloges. Un opuscule cartonné de 40 cm sur 40 qui s'ouvre comme un calendrier, en partie haute une carte de l'arrondissement pour visualiser d'emblée où se situent les lieux de soins et en partie basse, un descriptif et les coordonnées de chacune des structures répertoriées. Et cela, pour chacun des cinq champs retenus : santé mentale, accès aux soins, addic-

tions, prévention, accès aux droits. Au verso une rubrique «adresses utiles» parisiennes.

La forme, c'est bien, le fond encore mieux. Émilie Malbec, coordinatrice de l'Atelier Santé Ville du 18e (ASV) présente cet outil recensant l'existant dans l'arrondissement – et à proximité – en matière de soins, afin de favoriser l'accès des populations à la santé. «*Cet outil est d'abord à destination des professionnels de santé pour leur permettre d'orienter au mieux leurs publics ; ce guide favorise également le travail en réseau de tous les parte-*

naires agissant dans le domaine de la santé», précise la coordinatrice. Cee guide a été élaboré sous l'égide de l'AVS 18 en collaboration avec de nombreux partenaires du 18e. Le travail se poursuivra dès septembre prochain par cinq réunions pour présenter les partenaires santé de ce guide à partir des cinq thématiques retenues. **Brigitte Bâtonnier**

□ Le guide est téléchargeable sur le site de l'ASV 18 : www.ateliersanteville-paris18.fr



Concert de twitts dans le 18e

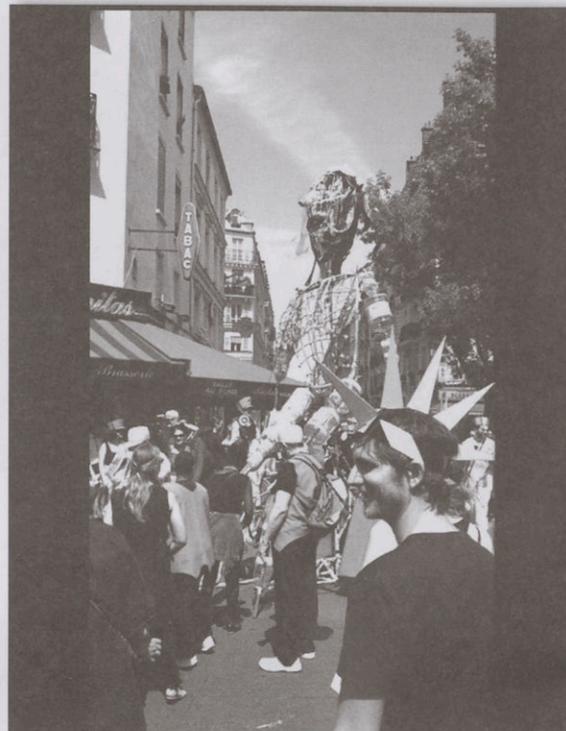
Ils sont nombreux à déposer leurs photos sur twitter. Simples habitants, politiques, associations. Des clichés pris sur le vif ou à l'envie. En voici une petite sélection...
Let twitt again!



Jean-Raphaël Bourge @jrbourge · 11 juin
rêverie après l'école, rue Maxime Lisbonne (N&B) #GouttedOr #Paris18 pic.twitter.com/eXwm1bLX7e

↳ Répondre ↻ Retweeter ★ Favori

Signaler le média



Eric lejoindre @EricLejoindre · 7 juin
Depart du cortège de la fabrique des impossible rue du Poteau. Direction Saint Ouen! L'esprit #paris18 pic.twitter.com/zFY7dTPoZ

↳ Répondre ↻ Retweeter ★ Favori

Signaler le média



Mary B Adams @LadyMissMBA · 14 juin
Des surprises sooooo girly, soooooo pinky dans la courette chez @GIGIENVOGUETTE #paris18 #DontMiss! pic.twitter.com/ccL79ZzeXB

↳ Répondre ↻ Retweeter ★ Favori

Signaler le média



Paris-Louxor @parislouxor · 28 mai
Nouvelles de la Brasserie Barbès, ça avance. Son ouverture serait programmée pour septembre @Paris #Barbès #Paris18 pic.twitter.com/sRtm40GKDP

↳ Répondre ↻ Retweeter ★ Favori

Signaler le média



Anne Boulakia @ABoulakia - 19 h
Des amoureux de la #Bretagne dans #paris18 | pic.twitter.com/E3AcWvzY6b
Répondre Retweeter Favori

ELECTIONS EUROPEENNES
SCRUTIN DU 25 MAI 2014
18^{ème} arrondissement

DU 42 RÉSULTATS
BUREAU DE VOTE

Voix	1554
Blancs	675
Nullité	675
Audience Unicité et vote multiples	16
Audience Unicité	4
Subtotal voix valides	663
Voix par présentation	11

Voix des listes	Voix	Présentation
Liste n° 1	0	
Liste n° 2	5	
Liste n° 3	1	
Liste n° 4	101	15,2
Liste n° 5	1	
Liste n° 6	3	
Liste n° 7	116	17,5
Liste n° 8	0	
Liste n° 9	0	

Voix	11	24,1
Liste n° 10	61	9,2
Liste n° 11	0	
Liste n° 12	0	
Liste n° 13	16	
Liste n° 14	0	
Liste n° 15	2	
Liste n° 16	11	
Liste n° 17	160	24,1
Liste n° 18	61	9,2
Liste n° 19	0	
Liste n° 20	0	
Liste n° 21	4	
Liste n° 22	10	
Liste n° 23	3	
Liste n° 24	18	2,7
Liste n° 25	19	2,7
Liste n° 26	0	
Liste n° 27	6	
Liste n° 28	81	12,2
Liste n° 29	7	
Liste n° 30		
Liste n° 31		

Aline Weber @weberaline - 25 mai
Bureau de vote 42. #paris18 | Elections Europeennes pic.twitter.com/YBOK1Hmurs
Répondre Retweeter Favori



Paris @Paris - 22 h
Dernier né des cafés à 1€, @LaRe_cyclerie s'est installée sur la petite ceinture ! bit.ly/LyvWn6 #paris18 pic.twitter.com/20xjmUkqL6
Répondre Retweeter Favori



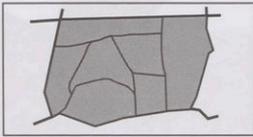
ana verissimo @anaverissimo18 - 14 juin
#Paris18 #FêteDeQuartier au son de la fanfare je veux ! Youpi ! #square de Clignancourt @mairie18paris pic.twitter.com/29zL3Z5Uv
Répondre Retweeter Favori



Carrie Benjamin @CBantho - 15 juin
On prepare la vente des plantes au jardin @ActionBarbes #paris18 #goutteur. 2 rue cavé de 16h-20h. pic.twitter.com/eMXkpZhM5X
Répondre Retweeter Favori



Rue Jacques Kable @rueJK - 11 juin
Bob's bake shop vient d'ouvrir dans la #HallePajol. Hélas n'y cherchez pas une boulangerie mais un snack bar #paris18 pic.twitter.com/wcYK447Z6H
Répondre Retweeter Favori



Cinq mois de grève dans les piscines et gymnases

Depuis fin février, les sportifs du dimanche ont dû remballer plus d'une fois leurs baskets et bonnets de bain et se rabattre sur les Vélib' ou sur la marche pour faire un peu d'exercice. En cause, une grève des agents de la Ville de Paris qui travaillent dans les équipements sportifs. Ils demandent une revalorisation de leur prime dominicale. Le taux de grévistes approcherait les 25 %, d'après la mairie de Paris. Ils souhaitent obtenir 180 euros par dimanche travaillé pour tous les personnels de la direction de la jeunesse et des sports (agents d'accueil, agents techniques, maîtres-nageurs, animateurs...) contre 44 euros actuellement pour dix heures de présence. Force Ouvrière, qui a initié le mouvement a été rejoint par la CGT et Sud, met notamment en avant les inégalités de traitement entre agents municipaux, les bibliothécaires touchant une prime 100 euros par dimanche et les jardiniers 240 euros. La mairie de Paris assure qu'elle travaille à un état des lieux des modes de rémunération et des compensations prévues pour les agents qui travaillent le dimanche afin de garantir un « traitement équitable de tous les agents ». Difficile de prévoir des équipements sportifs de l'arrondissement car les grévistes ne sont pas tenus de prévenir de leur éventuelle absence. Mieux vaut donc appeler l'accueil ou vérifier l'ouverture de votre piscine favorite sur le site Paris.fr. Afin de calmer les mécontents, la mairie a déjà annoncé que les abonnements aux piscines seront prolongés de trois mois.

Florianne Finet

Coupe du Monde : la belle escapade de deux habitants du 18e à Porto Alegre

Passer quatre jours au Brésil afin d'assister au premier match de l'équipe de France face au Honduras, c'est un rêve qui est devenu réalité pour Eric Aubinet et Carlos Correia.

Nous sommes partis avec un groupe qui avait gagné un package comprenant le voyage, l'hébergement, l'entrée au stade et le maillot officiel de l'équipe de France, lors d'une tombola dans les casinos du groupe Barrière », raconte Eric qui tient un kiosque au métro Guy Môquet. Les conditions sont remplies pour que le séjour soit enchanteur !

Pour l'hébergement : un des plus beaux hôtels de la ville « Nous étions logés au cœur de la ville, avec un personnel très professionnel, qui après le Brésil, vibraient pour l'équipe de France », confie Carlos, directeur commercial habitant de la rue Lagille et d'origine portugaise.

« Nous étions 1 700 dans un stade magnifique de 73 000 places et avons chanté la Marseillaise à cappella, à cause d'un problème technique. Un moment très fort qui nous a rapprochés des Bleus » poursuivent les deux copains, qui ont ensui-

te fêté la victoire jusqu'à deux heures du matin. Eric et Carlos ont suivi l'ensemble des rencontres pendant ces quatre jours avec, pour Carlos, une grosse déception lors de la défaite du Portugal face à l'Allemagne.

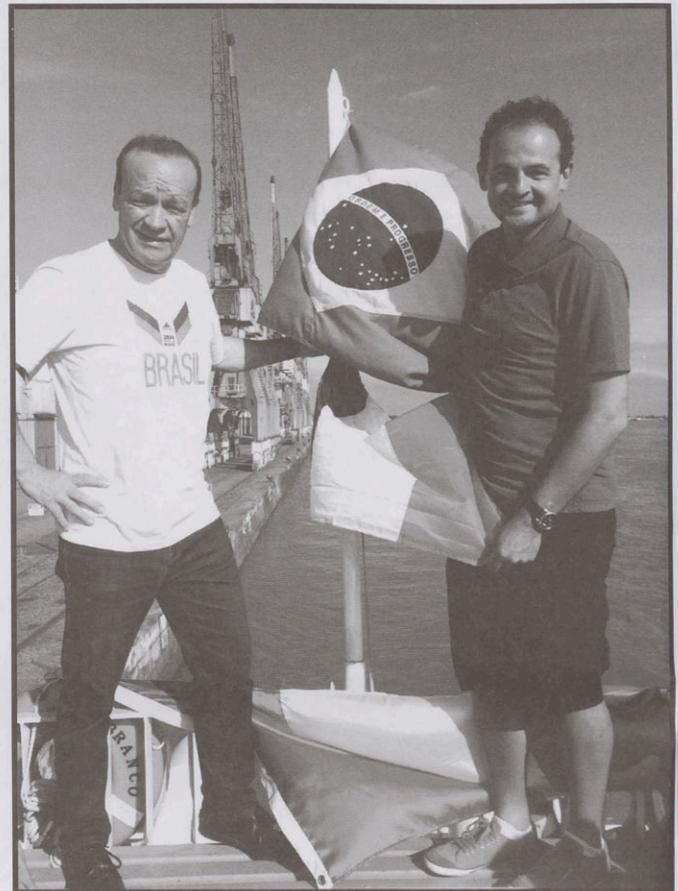
Un peu de tourisme aussi

Mais le foot ce n'est pas tout, et il aurait été dommage d'être venu dans cet immense pays sans visiter Porto Alegre, une des plus belles villes du sud, avec ses rues arborées et agrémentées de parcs. Les deux amis ont donc fait une sortie en bateau et ont découvert avec délectation la cuisine locale.

Les voilà maintenant revenus à Paris, encore éblouis par cette belle aventure et ravis de l'accueil et de la gentillesse des Brésiliens lors de leur séjour.

Après les premiers matchs des Bleus, nos parisiens se prennent à rêver avec gourmandise d'une précédente Coupe du Monde. 98 n'est pas si loin dans les têtes !

Michel Germain



ÉRIC ET CARLOS ONT FÊTÉ LA PREMIÈRE VICTOIRE DES BLEUS CONTRE LE HONDURAS.

Logement social : « scoring » à tous les étages

Face à l'augmentation des demandes de logement social, la municipalité souhaite clarifier les procédures et les critères d'attribution. Le 18e du mois a rencontré Ian Brossat, élu du 18e et adjoint d'Anne Hidalgo chargé du logement.

Malgré tous les efforts de transparence que nous avons fait, les habitants ne comprennent pas les procédures d'attribution de logement social », regrette Ian Brossat, adjoint au logement d'Anne Hidalgo et élu du 18e.

C'est pour pallier ce manque de lisibilité que le Conseil de Paris a adopté le 17 juin un nouveau mode d'attribution s'appuyant sur trois axes : l'instauration d'une grille de cotation, l'anonymisation des dossiers durant toutes les étapes de leur instruction et la mise en ligne de logements disponibles.

À Paris, les demandes de logements sociaux vont crescendo et atteignent aujourd'hui le nombre de 148 000. 12% des ménages qui habitent dans le 18e ont déposé un dossier : « Plus de 20 000 dossiers déposés, la demande

est considérable », constate l'élu.

L'objectif annoncé de cette réforme : faire en sorte que dans tout Paris, le mode d'attribution soit lisible et transparent. « Les demandeurs ne comprennent pas ce qui est prioritaire et ce qui ne l'est pas, je le constate continuellement en tenant mes permanences. »

Trois changements

Une grille de cotation, le fameux « scoring », sera mise œuvre avec une liste de critères qui permettent l'attribution d'un certain nombre de points en fonction des conditions d'occupation. Ce scoring sera mis en place dès le 1^{er} octobre sur le contingent Ville de Paris (environ 2 000 attributions par an). Au premier trimestre 2015, pour les contingents d'arrondissement (2 000 en tout). « Nous nous donnons la possibilité, au fur et à mesure de la mise en pla-

ce du scoring, de faire évoluer les critères », prévient l'adjoint au logement. Cette méthode considère de multiples critères pour juger de l'urgence d'une attribution de logement. Entrent notamment en compte : l'exiguïté du logement actuel par rapport à la situation familiale, la reprise ou la mise en vente du logement par son propriétaire ou lorsqu'une procédure d'expulsion est en cours mais aussi le ratio entre la part des revenus consacrée au loyer et ce qui reste pour vivre. Des critères familiaux (divorce, séparation, futur mariage ou concubinage, pacs, regroupement familial), ou encore le rapprochement du lieu de travail, l'état de santé.

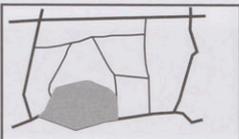
Chaque demandeur connaîtra le nombre de points qu'il totalise et les critères retenus expliquant ce « score ». « Lorsqu'il y aura un logement social à attribuer, la commission de

désignation examinera les cinq dossiers ayant le plus de points », précise Ian Brossat.

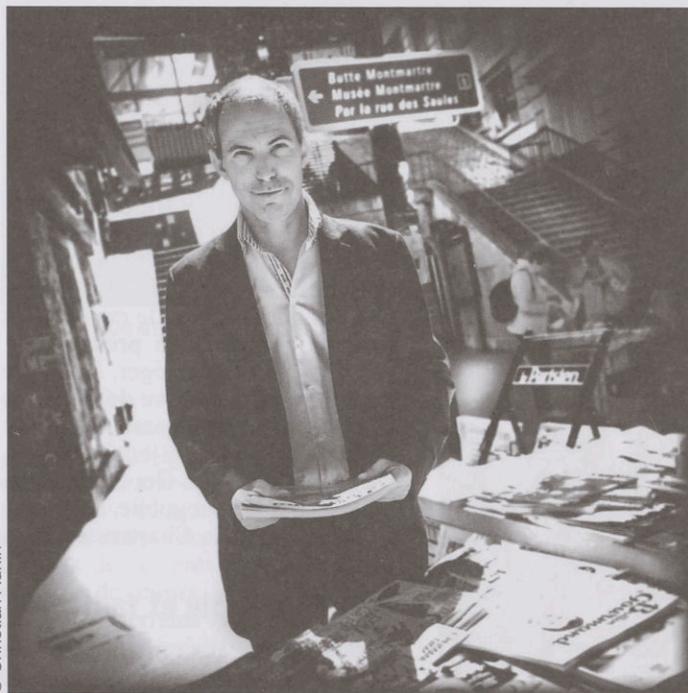
Deuxième changement, l'anonymisation des dossiers, sauf que ce système est déjà en place dans le 18e arrondissement. « Elle permet une réelle égalité de traitement », souligne Ian Brossat.

Enfin, à partir de fin 2014, un site Internet proposera un certain nombre d'offres de logements sociaux. Le demandeur pourra cliquer sur le logement qui l'intéresse et cette demande sera soumise à l'algorithme du scoring. L'idée est de modifier l'approche et que le demandeur de logement soit acteur dans la procédure. Cela permet également de répondre à une difficulté à laquelle est confrontée la direction du logement : un taux de refus des logements proposés de 39%.

Nadia Djabali



À Lamarck-Caulaincourt, un homme libre dans un mini-kiosque



© Christian Adnin

MOHAMED YAYA DISPOSE SES JOURNAUX DEVANT SON PETIT KIOSQUE.

Quatre ans déjà que Mohamed Yaya est arrivé dans le kiosque minuscule installé devant la station de métro Lamarck-Caulaincourt. « C'était en plein mois d'août. Le quartier était désert. J'ai pensé à démissionner ». Mais il est resté et s'en réjouit aujourd'hui : « je ne suis pas le dernier de la classe » glisse-t-il en souriant. Car il sourit tout le temps Mohamed, accueillant d'une humeur égale le client venu acheter son journal et le touriste égaré qui cherche le chemin du Moulin Rouge ou du Sacré-Cœur. « Je crois que je donne jusqu'à cinq cents renseignements par jour ! » Un service gratuit offert de bon cœur.

Sept jours sur sept

Car il aime ce métier qu'il a choisi après des années comme chauffeur livreur : « J'ai remplacé quelques fois un ami qui tenait une librairie presse dans le 11e et ça m'a plu. J'ai déposé un dossier à la mairie et, six mois plus tard, la réponse positive est arrivée : aujourd'hui on n'attend plus aussi longtemps qu'avant car les candidats ne se bousculent plus pour un métier aussi dur ». Il arrive à 7 h du

matin tous les jours de la semaine pour déballer et installer les journaux livrés à l'aube et ne repart qu'à 20 h sauf le dimanche où il ferme à 15 h. Sept jours de travail par semaine donc ! Sa femme vient le relayer pendant une heure environ en milieu de journée pour qu'il puisse se reposer un moment, ce qui lui laisse quand même près de douze heures de boulot. « Par rapport aux horaires qu'on fait, on ne gagne vraiment pas grand-chose. Avec ce métier, j'ai choisi la liberté, mais ça se paye cher ! »

Pas de regrets pourtant, après sept ans dans le métier. Il avait d'abord travaillé dans le 11e puis le 20e. Arrivé par hasard dans le 18e, il ne veut plus en partir : « Il y a six mois, j'ai eu une proposition ailleurs, mais mes clients m'ont dit de rester. Les gens sont bien ici, et c'est un quartier qui bouge ». Un souci pourtant : « Je perds beaucoup de marchandise parce que le kiosque est si petit que je suis obligé d'installer des journaux à l'extérieur et, quand il pleut, tout s'abîme. J'ai demandé à la mairie de me mettre un store, mais on m'a répondu que c'est à moi de le faire. C'est cher, dans les 1 500 € ! »

Marie-Odile Fargier

Vivre place du Tertre : le vrai et le faux

Infernale ou paradisiaque la vie en haut de la Butte ? Des habitants racontent.

Mes amis Lila et Dmitri ont trouvé une petite maison place du Tertre. Amusés de me voir aligner les clichés sur la vie «là-haut», ils m'ont recadrée. Vivre place du Tertre, ça n'a rien d'extraordinaire, ni d'inaccessible.

Inabondables, les loyers ?

35 m² pour 1000 €, c'est hélas un prix courant sur le marché. Surtout pour une petite maison dans une cour, sur deux niveaux, avec une chambre mansardée, une véranda. «Et il y a de la lumière toute la journée, sourit Lila. Rue Saint-Rustique, poursuit-elle, il y a des familles modestes qui habitent là depuis 50 ans. On a aussi comme voisins des serveurs des restaurants alentour.»

Bruyant la nuit ?

«Le soir c'est calme, affirme Dmitri. Les restos ferment à 23 h ou minuit, comme partout. Ça bouge un peu aux abords du Sacré Cœur : sur les marches, la Fête de la musique a duré toute la nuit, mais pas place du Tertre.»

«Oui et non, tempère Lila. Le point noir, justement, c'est ce qu'on a fait de ce coin-là, tellement touristique ! Ce n'est pas un mal en soi, mais l'atmosphère exclusivement franco-fran-



© Christian Adnin

chouillarde avec guitariste qui chante du Brassens toute la journée, accordéon, bérêts, et "épicerie Amélie Poulain" en bas... ça sonne faux.» Pas de bar de quartier non plus. «Les gens qui sont là ont une certaine idée de Paris, et les serveurs sont toujours dans le rush, on n'a pas le temps d'échanger. Les restaurateurs et commerçants sont très sympas, mais rien n'est fait pour se poser.»

Vie de quartier ?

« Le flot de touristes est tellement énorme que je suis parfois obligée de jouer des coudes pour sortir de chez moi » poursuit Lila. Il faut en effet composer avec une circulation routière ralentie, des bus, des taxis et la foule. « Du coup, ça prend un peu de temps pour s'identifier comme voisins, s'amuse Lila. Trouver nos

vrais voisins, c'est un peu jouer à Où est Charlie ? Là-haut, on a plutôt le côté anonyme de Paris, on peut se fondre dans la foule. Cela perd un peu de son charme par rapport au quartier d'avant où on croisait toujours une tête connue, où on connaissait tes habitudes au café... mais il suffit de descendre les escaliers ! » Dmitri remarque quand même que dans le Montmartrobus, on peut discuter avec le chauffeur, les gens se disent bonjour, se connaissent parfois.

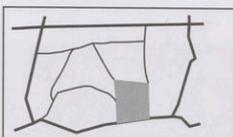
Tu as pensé au pain ?

Enfin mieux vaut ne pas oublier sa baguette, parce que ce ne sont pas les magasins de souvenirs qui vont aider... «La première boulangerie est à dix minutes, il n'y a pas de tabac, pas d'épicerie. La pharmacie est encore là, mais on ne se nourrit pas de médicaments ! Dernier recours, la barquette de frites à la crêperie, mais c'est tout», note Lila.

Au moins, si ça captait bien... Mais malgré la hauteur, le réseau n'est pas si bon que ça, en tous cas chez les opérateurs non historiques. «Même les numéros d'urgence ne marchent pas. Il m'est arrivé de descendre vers les Abbesses pour téléphoner.»

Un comble !

Camille Sarrot



Un film, des films sur la Goutte d'Or

Avec l'été, le 18e du mois vous propose cette déambulation au fil des films tournés dans le quartier.



© Chantal Bizzi

LE TOURNAGE DU FILM «LE CHÂTEAU DE MA MÈRE» À L'ANGLE DES RUES MYRHA ET DES POISSONNIERS.

Un matin, une équipe de tournage se prépare, au carrefour de la rue Myrha et de la rue des Poissonniers... un film sur le quartier ? Oui, c'est une fiction. Clayton Burckhart, metteur en scène américain qui vit à Paris, travaille depuis sept années à ce film : *Le château de ma mère*. Voici l'occasion de se souvenir de films naguère tournés sur la Goutte d'Or.

Quartier de cinéma du réel

La Goutte d'Or est notre quartier, celui où nous allons, parfois en somnambules, rêvant, et dont les rues entrecroisées font le tissu de nos jours. Que nous les parcourions en tous sens, dirigés vers un but, ou portés par le désir, obéissant à l'appel d'une ombre, à l'invite d'un sourire ou d'une volée de marches, nous avançons sur le bruit de fond de la vie qui s'y mène. Le cinéma a su quelquefois montrer la déambulation dans la grande ville.⁽¹⁾

La Goutte d'Or est ce quartier où, peut-être plus qu'ailleurs, nous savons que le temps, c'est de l'or, cet or

nécessaire à notre survie immédiate. « *Je ne peux pas travailler comme ça, moi ! Vous avez de l'argent, donnez !* », échange cruel entre le chauffeur de taxi de *Taxi Wala*⁽²⁾ et la jeune immigrée ne reconnaissant pas la rue ni l'immeuble où elle habite, lui demande de faire encore une fois le tour du quartier, et de perdre un temps précieux pour lui.

Ainsi, depuis l'invention du cinéma, avons-nous deux mémoires, puisque la mémoire consciente qu'est cet arrangement d'images en mouvement dans le film redouble notre mémoire inconsciente. Les scénarios cartographient une infinité de Gouttes d'Or imaginaires, différentes et parfois contradictoires, qui emberlificotent le vrai lieu, notre quartier, où nous sommes enclos. La «Zone» apparaît bien, dans *Enfants des courants d'air*⁽³⁾, la limite au-delà de laquelle on trouve une autre ville : celle que ceux qui ne sont pas admis dans Paris ont construite de leurs mains : le bidonville, vrai labyrinthe, réseau de relations, d'entraide, entre les exilés de partout qui y vivent forcément ensemble. « *Attendez-moi, attendez-moi* », crie,

en pleurs, à ses copains, l'enfant orphelin du grand-père qu'il vient, avec eux, de conduire, mourant, à l'hôpital Bichat.

Métamorphose d'un quartier sous l'œil de la caméra

Mais, l'histoire avançant, les limites changent ; en portant témoignage ces grues, dépassant des immeubles, qui tournent au-dessus des têtes et concrétisent de fructueuses opérations immobilières. Ali, le jeune grutier immigré de *Ali au pays des mirages*⁽⁴⁾, travaille lui-même à cette reconstruction de Paris, pour une « société anonyme », ne laissant pas oublier que la ville change, que se montent encore des immeubles – au-delà de ceux déjà visibles depuis les bidonvilles de la «Zone», sur les boulevards extérieurs, dans *Enfants des courants d'air*.

Dans ces films, qu'y donne-t-on à voir ? La Goutte d'Or réinventée, agrandie par la magie du cinéma et l'ubiquité qui lui sont propres. Elle pousse ses ramifications jusque vers Pigalle, La Chapelle, La Butte, Clignancourt et la «Zone», et même

plus loin, jusqu'aux pays même d'où viennent immigrés, exilés, elle remonte le fil du temps, le fil de l'histoire de ce quartier, jusqu'aux *Portes de la nuit*⁽⁵⁾, aux *Enfants des courants d'air*, aux années 50 et à la guerre d'Algérie, dans *Les sacrifiés*⁽⁶⁾, aux années 1970, où arrivent ici les *Ambassadeurs*⁽⁷⁾ et *Ali au pays des mirages*, *Neige*⁽⁸⁾ et *Quand la ville mord*⁽⁹⁾. Nous y relisons les conditions de notre aliénation : l'exploitation, les humiliations, le racisme, les trafics, la drogue, la prostitution. Ainsi, sur un mode léger, Ricou, le fils d'une mère abusive de *Mon très cher frère*⁽¹⁰⁾, sera paradoxalement libéré d'elle par un jeune malien, Ousmane, exilé à la Goutte d'Or, où il deviendra lecteur public, au croisement des rues de Chartres et de la Charbonnière.

Barbès terrible et fantasmé

Paris, pour ceux qui en rêvent de loin, est la ville de l'aventure. Barbès a capté ce pouvoir de fascination où, selon la légende : « l'argent sort des murs » (les distributeurs...). « *Barbès !* » s'écrie Sara Soussé, l'héroïne du film *Quand la ville mord*, avec un radieux sourire d'espoir, dans le taxi qui la conduit de l'aéroport à Montreuil – son futur lieu de détention – encadrée de la mère maquerelle, de ses bourreaux à qui elle donne ses papiers d'identité... identité qu'elle ne retrouvera qu'une fois accompli son destin tragique et que, mordue par la ville, prostituée à Barbès, elle aura, à son tour, mordu ses bourreaux jusqu'au sang pour s'en libérer. Aucune solidarité, ici, pas même familiale, n'aura empêché Barbès de se muer en nuit psychédélique de cauchemar, troublée par la vision de la drogue que cette chasserresse prend comme ultime soutien à sa vie chancelante. En elle, le désir de mourir l'emporte finalement sur son appétit de vie, sur son goût pour la poésie de ce Barbès qui était son espoir. Seul, un enfant l'aura menée, par quelques mots, sur le chemin de sa libération qui est aussi celui de la vengeance.

Le lieu, décor de l'action, détermine le sujet du film. Le réel, qu'il soit minutieusement recomposé en studio, comme celui des *Portes de la nuit*, ou filmé en décor naturel, nous brûle, et l'anecdote, prise dans le réseau urbain, nous mène dans les interstices de nos rues. Le petit Lamine, de *Deux frai-*

1 Voir les déambulations modernes de ces deux films : *Mona et moi*, de Patrick Grandperret, fiction, 1989, couleur, 90 min, et *Louise (Take 2)*, de Siegfried, fiction, 1998, couleur, 1h 15 min.
2 Film de Lola Frederich, fiction, 2007,

couleur, 17 min.

3 Film de Edouard Luntz, fiction, 1959, noir et blanc, 24 min.

4 Film de Ahmed Rachedi, fiction, 1979, couleur, 2h 02 min.

5 Film de Marcel Carné, fiction, 1946,

noir et blanc, 1h 40 min.

6 Film de Okacha Touita, fiction, 1982, couleur, 1h 36 min.

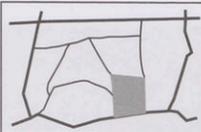
7 Film de Naceur Ktari, fiction, 1975, couleur, 1h 34 min.

8 Film de Juliet Berto et Jean-Henri

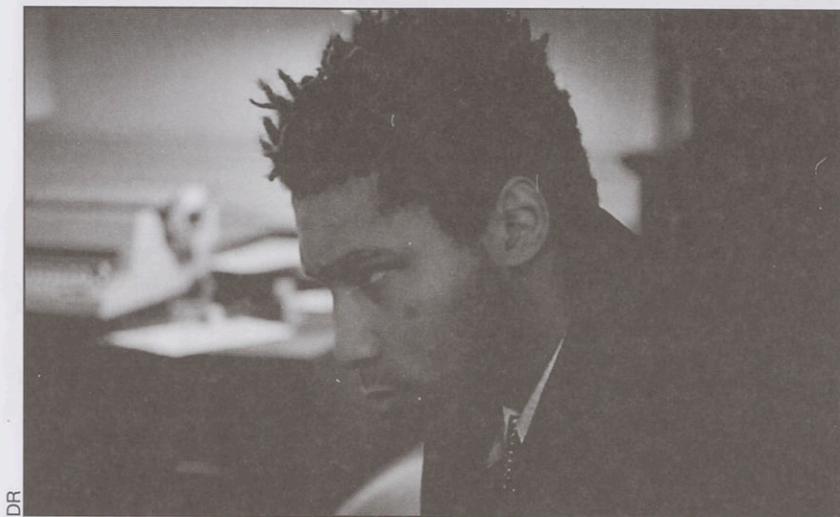
Roger, 1981, couleur, 90 min.

9 Série Suite noire, de Dominique Cabrera, fiction, d'après Marc Villard, 2009, couleur, 1h.

10 Film de Raphaël Girardot, fiction, 1995, couleur, 18 min.



Goutte d'Or – Château-Rouge



DR

« J'AI PAS SOMMEIL », DE CLAIRE DENIS (1994).

ses *Tagada*⁽¹¹⁾, descendu pour rapporter de l'huile à sa maman, rencontre Odià et les autres petits délinquants de la bande du Nord, qui lui volent les 10 francs de l'huile. S'ouvre à nous le labyrinthe qu'est le terrain de jeux de ces enfants, au cœur de squats, de cours encombrées de déchets, de terrains vagues, et devient visible ce piège où ils sont et où rugit ce monstre, au centre du labyrinthe : la mobyette, qui réclame de l'essence et ne démarre pas. Comment y échapper ? Du reste, la Goutte d'Or, recomposée au montage, nous ne la reconnaissons pas et, tout comme l'étrangère de *Taxi Wala*, la ville désorientée et nous égare, nous nous y perdons, comme elle, dans la foule.

La Goutte d'Or, le rythme de la ville

Au centre de ces films, sourd le rythme, le battement particulier du cœur de la foule, mais aussi celui de la musique, qui enveloppe, dépayse et recrée le lointain pays dont on a la nostalgie, accuse encore ce sentiment de solitude, ou permet de se réunir, comme le font les exilés des *Ambassadeurs*, et de danser ensemble cette perte.

Or, si nous entrons, avec ce détective moderne qu'est le cinéaste, dans des régions inconnues, insoupçonnées de nous, nous y saisissons, au passage, les indices d'une enquête propres à comprendre notre monde, ces détails mêmes que nous négligeons dans notre vie de tous les jours. S'il n'y a pas toujours meurtre, il y a une affaire, une infraction, qui évoque ce qui se passe derrière les façades et fait le destin de notre ville et de sa foule.

« - 13 rue Guy-Môquet, 17e, Josépha Ladéron, 30 janvier 1991.

- Oui.

- 17 rue Pajol, 18e, Andrée Séguin, 7 mai 1990.

- Oui.

- 17 rue Norvins, 18e, Hélène Raquin, 26 février 1990.

- Oui.

- 2 square Leibniz, 18e, Colette Landon, 11 juin 1991.

- Je sais pas.

- Si, si, c'est toi.

- 14 avenue Trudaine, 9e, 9 avril 1997.

- *Chuis un type facile, personne a envie d'aller mal ; c'est les choses qui déconcent.* »

Cet extrait du catalogue des meurtres de Camille Moisson - perpétrés sur les vieilles femmes du 18e, dans *J'ai pas sommeil*⁽¹²⁾ - qu'énonce le commissaire et auquel répond Camille, dessine son parcours criminel. Parcours documentaire ou fil de la narration, leur tracé est impossible à comparer à celui que nous connaissons. Ils sont dissemblables et c'est de leur superposition, du tremblé que fait leur écart, que devient visible le sens et, en suivant ce sens, que naît l'espoir d'une modification possible de la vie que nous menons.

Dans le couple du magicien et de l'enfant, que nous rencontrons dans *L'homme à la caméra*, de Dziga Vertov⁽¹³⁾, il semble qu'à la Goutte d'Or, l'enfant devienne le magicien, ainsi le petit garçon sourd et muet : *Le Mozart des pickpockets*⁽¹⁴⁾, redonne le sourire et le goût de vivre à deux



DR

« LES ENFANTS DES COURANTS D'AIR », D'ÉDOUARD LUNTZ (1959)

vieux détresseurs des rues d'Orsel et Picard. Tous deux semblent englués : la rue est filmée, sans échappée, ses rayons d'articles à bon marché, la foule qui s'y presse, et les recoins où ils préparent leur mise en scène ; l'enfant, lui, se fraye un chemin dans le labyrinthe obscur des cinémas, entre les fauteuils, pour s'y livrer à un larcin nécessaire à sa survie et à celle de ses deux nouveaux papas.

Sa manipulation de la temporalité, née du montage, plonge dans une euphorie satanique, liant désir de l'argent et domination du temps. Ou plus simplement, la domination de son destin :

« Oyez, braves gens,
L'histoire de ce temps,
Où sur la machine ronde,
S'amusait Satan... »

Telle est la chanson du générique de fin du film de Claire Denis *J'ai pas sommeil* et dont le phare, le repère,

semble être le Sacré-Cœur, visible du toit dominant le périphérique, où joue le fils de Mona et Théo, l'enfant qui n'a pas sommeil.

Là-bas, Barbès, la Goutte d'Or et ses nombreuses salles de cinéma abandonnées, encore visibles, toutefois ; le monde entier est ici, lieu d'arrivée, goutte dans l'océan de Paris ; nos rêves y ont-ils une place ?

Chantal Bizzini

11 Film de Jean-Philippe Gaud, fiction, 2001, couleur, 12 min.

12 Film de Claire Denis, fiction, 1994, couleur, 1h 48 min. Ce film s'inspire d'un fait divers réel, l'affaire Thierry Paulin.

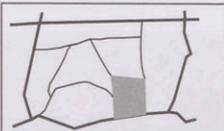
13 Évoqué par Annette Michelson dans son article « Dr. IXE et Mr. CLAIR », publié dans « Paris vu par le cinéma d'avant-garde, 1923-1983 », Paris Expérimental, Paris, 1985, pp. 19 à 29.

14 Film de Philippe Pollet-Villard, fiction, 2006, couleur, 32 min.



« QUAND LA VILLE MORD », DE DOMINIQUE CABRERA (2009).

DR



Goutte d'Or - Château-Rouge

Défilé de l'École de la Maille, troisième édition

Avec le désormais traditionnel défilé de fin d'année au Centre Barbara, l'École de la Maille a fêté sa troisième promotion ce 18 juin. Quatre étudiantes ont présenté des collections et ont reçu leur diplôme devant un public nombreux et ravi.

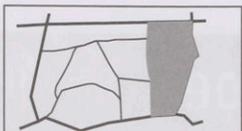
En première partie : spectacle de danse avec costumes inspirés de plantes xérophytes (cactus), réalisés par plusieurs étudiants de l'école, avec musique live par le groupe de rock électronique Pink Noise Release Party. Suivaient les quatre collections, toutes aux tons clairs et avec cette légèreté étonnante qui caractérise la matière (et oui, le tricot, ce n'est pas que les pulls d'hiver !). Major de la promotion, Cécile Joly a présenté des ensembles en pastels, gris et blanc inspirés par sa grand-mère, formes classiques qui rappelaient les années folles. Sur un tout autre ton, les modèles de Magalie To (prix du Président) sortaient d'un rêve futuriste et ludique, avec des formes inattendues et joueuses. Les quatre diplômées poursuivront dès la rentrée par des stages en entreprises. L'École de la Maille attend sa rentrée avec impatience aussi, car en 2014 elle se fera dans les nouveaux locaux au numéro 7 de la rue des Gardes. Elle propose aussi une nouvelle formation, en continu sur dix week-ends pour les professionnels souhaitant une spécialisation maille.

Anne Bayley

Des fleurs et un métro au conseil Goutte d'Or

Planter des fleurs au pied des quatorze magnolias de la rue Saint Bruno après les avoir nettoyés et bordurés : le projet du collectif est en bonne voie. Inauguration prévue le 9 juillet à 18h... si le budget nécessaire à la mise en place des bordures est débloqué à temps. D'autres bonnes idées ont fleuri lors du dernier conseil de quartier de la Goutte d'Or : installer des paniers plantés autour des arbres de la placette à l'angle des rues Panama et Suez ; créer un jardin partagé, un tennis et une aire de jeux au bout de la rue de Tombouctou ; fleurir les balcons et même les façades de plusieurs immeubles... Une commission est mise en place pour faire vivre toutes ces belles idées.

Au même conseil, des représentants de la RATP sont venus annoncer que les travaux d'agrandissement de la station de métro Château Rouge ne commenceront qu'à l'été 2015 et que la seconde sortie débouchera sur le terre-plein de la place, devant la boulangerie. Mais des travaux sur les ouvrages de ventilation, sont déjà en cours. ■



La Chapelle

Le Dojo la Chapelle dans l'attente

Le club sportif cherche une solution de relogement avec la mairie et Paris Habitat. Plusieurs options existent mais encore rien de concret alors que le temps presse.



© Stéphane Bardinet

LA GRANGE DU 38 RUE LA CHAPELLE SERAIT ANTÉRIEURE AU XVII^E SIÈCLE. APRÈS DES TRAVAUX CONSÉQUENTS DE RÉNOVATION ET DE MISE AUX NORMES, ELLE POURRAIT ACCUEILLIR LE DOJO À CONDITION QUE LES PARTIES CONCERNÉES TROUVENT UN ACCORD.

Alors que l'année se termine au Dojo de la Chapelle, l'avenir de l'association sportive reste toujours incertain. L'opération immobilière qui prévoit la démolition des bâtiments en fonds de cour des numéros 17 à 21 rue la Chapelle est maintenue. En lieu et place, à une date encore indéterminée, se dresseront 200 logements et une salle polyvalente semi-enterrée (voir *Le 18e du mois*

d'octobre 2013). Toutefois, la cause du Dojo a été bien relayée auprès de la mairie, notamment grâce à la mobilisation du comité de soutien, en faveur d'une solution de relogement. Le nouveau maire, Éric Lejoindre est passé le 22 avril avec son adjointe aux sports Évelyne Dams pour présenter ses vœux et marquer l'attachement de la mairie à cette association indépendante. À ce jour, les réunions et discussions s'enchaî-

nent entre la mairie, le dojo et Paris Habitat. Elles portent sur plusieurs options.

Option 1 : l'ancienne grange du 38 rue la Chapelle

Première solution évoquée dès l'été 2013, le dojo aménagerait au 38 rue la Chapelle dans une ancienne grange du XVII^e siècle (voir encadré), à 5 minutes de l'actuel site. Sur deux niveaux, elle

Espace Canopy, de l'art au coworking

Travailler seul dans une dynamique de groupe, le concept séduit de plus en plus. Depuis quelques années, les espaces de coworking se développent dans toute la France. Paris compte une trentaine de ces lieux qui attirent tout particulièrement les travailleurs indépendants, désireux de trouver un espace hors de chez eux pour organiser des réunions, développer leur réseau ou tout simplement rompre l'isolement. Un nouvel espace de coworking a ouvert ses portes à deux pas du métro La Chapelle dans un cadre surprenant.

Trois tables et quelques chaises. Des murs immaculés qui accueillent habituellement des expositions d'œuvres d'art du monde entier.

Implanté dans le quartier de La Chapelle depuis 2006, l'espace Canopy est désormais une galerie d'art reconnue. Sa présidente, Marie Line Tassius, vit dans le quartier depuis de nombreuses années. « Avant, il n'y avait rien. Le quartier était délaissé au niveau culturel alors que beaucoup d'artistes vivent ici. ». Accompagnée de son amie Charlotte Ferron, elle fait le pari d'amener l'art contemporain dans un quartier qui « a priori, ne serait pas un lieu naturel pour l'art ». A

force de travail, les deux fondatrices parviennent à faire entrer La Chapelle dans les magazines de référencement des galeries d'art. Canopy devient également un espace où se tiennent régulièrement des débats sur l'urbanisme, l'énergie ou encore la transition « sociale et environnementale ».

Développer un échange de connaissances

Depuis sa création, l'objectif de Canopy est resté le même : être en prise avec les mutations

- Pour s'inscrire, envoyer une demande à monbureaucanopy@gmail.com pour réserver un créneau.
- Le lieu est équipé d'un wifi, une imprimante et une petite cuisine.
- Le tarif est de 25 euros la journée. Forfait de 200 euros pour 10 journées.
- Ouvert le mardi et le mercredi de 9h à 19h.



EN COSTUME NOIR, LE NOUVEAU MAIRE ERIC LEJOINDRE, M. TAKAHASHI, CEINTURE NOIRE 8E DAN VENU DU JAPON (À SA DROITE) ET PIERRE LE CAER, FONDATEUR DU DOJO (À SA GAUCHE).

pourrait accueillir les pratiquants du dojo, des scolaires ainsi que des activités annexes. Mais le bâtiment est en mauvais état et nécessite de lourds travaux de rénovation et de mise aux normes d'un lieu public.

Pour l'instant, le montage financier entre Paris Habitat et le Dojo prévoit que les travaux de réfection et de mise aux normes seraient principalement financés par le propriétaire contre un loyer plus élevé pour le dojo. Les discussions sont encore en cours pour que le montant du loyer permette au club de trouver son équilibre.

Option 2 : la salle semi-enterrée, 21 rue la Chapelle

Cette solution replacerait le dojo à son actuelle adresse, mais dans le nouveau centre semi-enterré, livré neuf et prêt à l'usage, qui sera construit avec les 200 logements. La Mairie a évoqué cette piste lors de la dernière réunion de mai 2014. Si le club a pris langue avec la société Derichemont, bailleur social et filia-

le de la Régie immobilière de la ville de Paris (RIVP), ici encore le flou est total quant au calendrier et aux conditions financières.

Autre problème, si la mairie a visiblement décidé d'agir pour aider le dojo, le temps joue contre ce dernier. Car si le principe de relogement semble acquis, il reste que les options présentées ci-dessus demanderont encore plusieurs semaines voire des mois de négociations et de travaux. Entre-temps, le dojo pourrait se retrouver sans local pendant plusieurs mois, ce qui pourrait lui être fatal. Ici encore, plusieurs options de relogement provisoires sont à l'étude.

Cette question a été abordée lors des réunions avec la mairie. Il en ressort que la SNCF pourrait mettre à disposition un terrain rue Cugnot pour y installer des préfabriqués, ce qui offre l'avantage de la proximité avec le site actuel. Toutefois, cette option en est au stade de l'étude de faisabilité car, outre le montant du loyer et des préfabriqués, les lieux nécessiteraient quelques travaux de

terrassements. L'autre solution suggérée par le maire lors de sa visite en avril serait que le club utilise plusieurs gymnases municipaux pendant les travaux.

La meilleure solution

Pour Igor Van Wymeersch, qui prend progressivement la suite de Pierre Le Caer, fondateur du dojo, la meilleure solution à long terme serait

assurément l'installation dans la grange car « elle est géographiquement proche de l'actuel dojo, c'est un bâtiment de charme et c'est l'option pour laquelle une solution financière semble avoir été trouvée avec Paris Habitat ». Quant au relogement provisoire, les préfabriqués rue Cugnot offriraient l'avantage d'assurer une continuité avec le fonctionnement actuel du dojo qui est ouvert sept jours sur sept, « ce que ne permettrait pas l'éclatement de l'activité sur plusieurs gymnases, et qui entraînerait un risque de perte d'adhérents pouvant mettre en péril nos capacités financières et compromettre notre relogement futur ».

Deux options de long terme, deux options de relogements provisoires, pour l'heure la seule certitude reste le point de départ de l'affaire : le Dojo de la Chapelle va devoir trouver un nouveau lieu. Dirigeants, pratiquants et habitants du quartier attendent d'être rassurés quant à la pérennité de cette véritable institution locale. Le temps presse.

Stéphane Bardinet

La grange, relique du village de la Chapelle

Initialement promise à la démolition par Paris-Habitat qui en a la charge, la grange qui pourrait accueillir le dojo se trouve dans la cour du 38 rue la Chapelle. De facture très commune, partie d'une ferme de l'ancien village de la Chapelle, la grange a néanmoins été classée monument historique par la commission du Vieux Paris. Selon le département histoire de l'architecture et archéologie de Paris (DHAAP) qui dresse l'inventaire du

patrimoine archéologique parisien, «sa construction serait antérieure au XVIIe siècle ». Ce qui ferait de la grange un des plus anciens bâtiments de l'arrondissement. Un bâtiment ancien sans réelle valeur architecturale, mais dont la valeur tient dans la mémoire des hommes qui y vécurent. Dans ce quartier aux grands immeubles de béton, les vieilles pierres ont une valeur inestimable, celle du temps passé.

SB

sociales et culturelles. Mais avant tout, faire de cet espace un lieu de synergies et d'échanges. C'est donc naturellement, que face à la baisse du nombre des expositions, l'équipe de Canopy a décidé de créer un espace de travail partagé. Un espace dont la particularité est d'être accessible à l'heure ou par un système de forfait horaire.

Connexion neuronale

Une dizaine de personnes viennent régulièrement travailler dans ce local de 36m². Ils viennent pour la plupart d'autres arrondissements et sont en majorité, graphistes, auteurs de documentaires ou pigistes. Pour Marie-Line Tassius, l'une des motivations de ces coworkers est évidente : « Ils n'ont pas envie d'être isolés. Beaucoup

viennent pour échanger ». La présidente de Canopy souhaite, avec un certain humour, « pallier le manque de connexion neuronale qu'entraîne la solitude des travailleurs indépendants ». Son expérience de créatrice d'entreprise lui permet également de conseiller et d'assurer des formations pour les jeunes créateurs d'entreprises. Une expérience qui constituera un des points forts de cet espace partagé, l'objectif à l'avenir étant de mettre en place des miniformations entre coworkers pour mutualiser les connaissances. A coup sûr, un soutien logistique et psychologique de poids pour les travailleurs indépendants.

Lilaafa Amouzou

□ Canopy Coworking, 19 rue Pajol, 01 40 34 47 12

D'autres espaces qui marchent dans le 18e

Face à l'augmentation des loyers, le coworking est un phénomène en croissance à Paris et dans le 18e. Le principe : mettre à disposition des travailleurs ou de jeunes entreprises un environnement bureautique complet avec bureau, accès internet et imprimante, et bien sûr une machine à café qui devient le centre de sociabilité au moment des pauses. En général, les espaces regroupent des professionnels évoluant dans les mêmes sphères d'activités pour faciliter l'émulation. Illustration de ce phéno-

mène, l'espace Split coworking qui a ouvert il y a deux mois rue Stephenson. Il se spécialise dans le marketing et l'économie numérique. Freddy Cimper, son fondateur dirige également une agence de marketing digital et une autre de stratégie média et d'e-reputation pour les réseaux sociaux. Si comme à l'Espace Canopy, il est possible de louer des emplacements selon un forfait jour, les espaces privilégient plutôt les coopérations dans la durée, pour des raisons de gestion et aussi pour laisser le temps à l'émulation

de prendre entre ses membres.

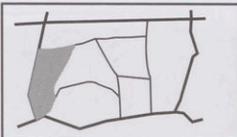
Split Coworking
3, Rue Stephenson
06 47 84 34 51

Les ateliers et studios du 21
21, rue Doudeauville
06 29 75 68 18

Studios Singuliers
46, rue René Clair
01 44 92 47 02

Paris Mix - Citizen Box
146 rue des Poissonniers
01 71 19 91 16

Les Ateliers Draft
12 Esplanade Nathalie Sarraute.
hello@ateliers-draft.com



La femme qui murmure à l'oreille des tissus

La teinturière de la rue Carpeaux sauve les soies délicates et les nappes dévastées.



© Françoise Hamers

ATTENTIVE ET MÉTICULEUSE, SUZANNE UZON SE CONSIDÈRE COMME « UNE OUVRIÈRE, PAS UNE PATRONNE ».

Lil y a une dizaine d'années, installée depuis peu dans le 18e, j'explorais l'arrondissement. J'avais poussé ce jour-là jusqu'à la rue Carpeaux. Une petite boutique après le square, en face de la caserne de pompiers, et dans la vitrine une pancarte : MAÎTRE TEINTURIER. Enfin ! Depuis des années, je cherchais en vain à fai-

re nettoyer un petit tapis fabriqué par les Indiens de Colombie auquel aucun pressing ne voulait toucher : « ce sont des teintures végétales, on risque de vous l'abîmer... Il vous faudrait un maître teinturier ». Mais personne n'avait su m'indiquer ladite perle rare, que je venais de découvrir au fond des Grandes Carrières.

Suzanne Uzon, a accepté sans hési-

ter de s'occuper du petit tapis et me l'a rendu tout propre, les couleurs ravivées. Je suis devenue une habituée : soieries fragiles héritées de ma mère, nappes brodées affligées de taches apparemment indélébiles... Souvent pessimiste au départ, elle obtenait finalement un résultat supérieur à ses prévisions. Elle m'explique : « Il faut savoir recevoir le travail : bien regarder, prévenir les gens. C'est comme un médecin : ça, on ne peut pas le guérir, ça, on peut essayer. Je préfère dire "peut-être". Donc souvent la cliente a une bonne surprise : tiens, c'est parti ! »

Quelque chose dans les mains

Comment fait-elle pour enlever des taches qui résistent à tout et à tout le monde ? « Je crois que j'ai quelque chose dans les mains. Les produits, ça ne sert à rien. Il faut aimer les tissus, les robes. Et il faut s'occuper des taches avant de mettre dans la machine, sinon ça ne part pas. C'est un raisonnement. »

Suzanne Uzon a eu la vocation de bonne heure : « Depuis toute petite j'adorais laver le linge de maman ».

Née en Tunisie, elle arrive en France en 1962. Sa famille a habité rue Richomme, « juste avant l'école. C'était vétuste, l'eau coulait partout, le propriétaire n'a jamais voulu remettre en état ». Elle se marie en 1967 et s'installe place de la République. « Dans notre immeuble il y avait un teinturier. Il avait du travail et j'en cherchais, alors il m'a dit : je vous embauche. C'est lui qui m'a appris le métier. J'ai travaillé pour lui pendant sept ans ». Elle sera ensuite employée dans le 17e, rue Vernier et avenue de Villiers, « mais là je ne suis pas restée longtemps, parce qu'on m'exploitait. » Elle rachète enfin la teinturerie de la rue Carpeaux : il y aura vingt ans de cela en juillet. « Mais je ne me sens pas patronne. Je suis une ouvrière, c'est tout. »

Un écriteau dans la vitrine indique « Spécialité soie », mais « je fais le coton, la soie, la viscose, tout. J'ai fait de la teinture, mais plus maintenant ; les produits ne sont plus ceux d'autrefois ». Et Suzanne Uzon ne s'occupe pas que des taches. « L'autre jour j'ai recousu un ourlet de pantalon. Le client était tout surpris : "Il y a encore des gens qui font ça ?" Je recouds aussi des boutons. Ce sont des hommes seuls, il faut s'occuper d'eux. »

Colette Friedlander

□ 21 rue Carpeaux, 01 42 29 57 06.

Mathieu Eymin, paysagiste accompagnateur de jardins

Une agence paysagiste propose des projets de jardins de la conception à l'installation et l'entretien.

Paysagiste jardinier, Mathieu Eymin promène son sécateur depuis quelques années dans le 18e. Jadis président de l'association La Goutte verte, un des jardins partagés de la Goutte d'Or, il a monté son agence Eymin/Paysagistes, rue Damrémont avec Camille Pessemier.

Son agence combine deux approches complémentaires : la création, la conception et le dessin des jardins avec les particuliers et les structures clientes, mais il assure également l'entretien soigné et écologique des espaces dont il a la charge. Une formule qu'il résume joliment en inventant le concept d'« accompagnement de jardin ».

Et si pour lui « avoir les mains dans la terre » est un besoin depuis tout petit, vivre de sa passion en milieu urbain n'est pas chose facile. C'est pourquoi il mise sur la qualité du travail pour faire la différence. Par ailleurs, il réfléchit à l'adaptation des



AVEC SON TRIPORTEUR, MATHIEU EYMIN PEUT TRANSPORTER CENT KILOS DE MATÉRIEL.

techniques traditionnelles de l'écologie. Ainsi, en ville, l'évacuation des déchets verts est un vrai défi. Alors,

il propose de les limiter, en faisant un paillage au sol, en utilisant la technique du bois raméal fragmenté (du

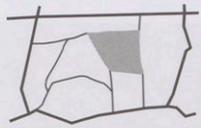
hachis des résidus de taille ou d'élagage) ou en faisant un compost de gazon et de rameaux.

Un triporteur pour véhiculer le tout

Et pour aller plus loin dans la démarche il utilise des outils anciens, très beaux, patinés et surtout plus petits, plus maniables que les outils contemporains. On trouve dans sa panoplie des outils venus d'ailleurs, telles ces vieilles cisailles de Chine. Et pour véhiculer le tout, une seule solution : le vélo. Avec son triporteur Urban Cargobox, il peut transporter jusqu'à cent kilos de matériels. Avec cet attirail, assure-t-il, il affiche une ponctualité irréprochable, tout en restant serein, à l'écoute des plantes et du rythme de la ville.

Danielle Fournier

□ 158, rue Damrémont, 01 45 23 34 30, contact@mathieueymin.com, www.mathieueymin.com



Une galerie à la Villa des Arts



DR

Judi 19 juin, le conseil de quartier Clichy-Grandes Carrières débute de façon originale, par une visite de la Villa des Arts. Un local voisin, au 15 de la rue Hégésippe-Moreau, deviendra prochainement une galerie d'exposition et un lieu d'ateliers interactifs. L'ouverture de ce nouveau lieu est l'un des enjeux de la réunion.

Construite en 1892, pour héberger des artistes (Cézanne, Renoir, Picabia, Dufy, Marcoussis, Rousseau, Carrière, Schöffer... y ont résidé), la Villa des Arts a été acquise en 2006 par la Ville de Paris qui l'a ainsi sauvée d'une vente à la découpe. Un an avant, la Villa avait été rachetée par le marchand de biens *Transimeubles* dans l'intention de transformer la cinquantaine d'ateliers et ateliers-logements en appartements de luxe. Les artistes vivant dans ce lieu exceptionnel se sont mobilisés, la mairie du 18e a ajouté son grain de sel et l'opération immobilière a heureusement échoué.

Par la suite, d'importants travaux de rénovation s'y sont déroulés (réfection du toit et des verrières, mise aux normes de l'électricité, installation d'un chauffage). Pendant ces travaux, diverses manifestations culturelles avaient pu avoir lieu dans les parties communes du bâtiment.

L'association les Amis de la Villa des Arts s'est créée. Son but : établir et maintenir un lien entre les artistes qui y travaillent et les habitants du quartier.

Car la Villa reste très confidentielle : riverains et touristes passent devant le bâtiment, s'interrogent sur ce lieu et s'en vont sans avoir trouvé de réponse. D'où l'idée d'utiliser la boutique-galerie pour des animations, des activités saisonnières et des expositions.

Le conseil de quartier a mis la main au porte-monnaie afin de rendre possible l'ouverture de la galerie. Le clou du projet : un totem informatique, c'est-à-dire un écran dynamique en vitrine qui informera les passants sur les activités programmées. Budget de l'opération : 11.000 € puisés dans les économies du conseil de quartier. ■

Boulevard Ornano : attention travaux !

Les anciens bâtiments de la CPAM, qui avaient été occupés par des sans-papiers en 2009, doivent accueillir à l'horizon 2016 une centaine de logements, une crèche, un supermarché et une maison de retraite.



© Françoise Hamers

LA FAÇADE DE L'IMMEUBLE SUR LE BOULEVARD ORNANO.



© Françoise Hamers

CÔTÉ RUE BAUDELIQUE, LE BALLET DES PELLETEUSES SUR LE CHANTIER DE DÉMOLITION.

Souvenez-vous, c'était en plein cœur de l'été 2010. Après plus d'un an d'occupation, près de 2000 sans-papiers qui demandaient leur régularisation avaient été expulsés des locaux désaffectés de la CPAM situés rue Baudelique, à côté du métro Simplon. Quatre ans plus tard, la réhabilitation du site qui s'étale sur 18 000 m² entre cette petite rue et le boulevard Ornano est enfin engagée. C'est une filiale du groupe Bouygues, Sodearif, qui a racheté l'ensemble de bâtiments en décembre dernier à l'établissement public foncier d'Ile-de-France, suivant le choix de la Ville de Paris. L'aménageur est également impliqué dans la construction de la ZAC

Clichy Batignolles dans le 17e arrondissement.

Logements, crèche, maison de retraite, une rénovation « multiproduits »

L'opération de rénovation est de grande ampleur : une maison de retraite (Ehpad) de 130 lits avec une unité pour les personnes atteintes de la maladie d'Alzheimer va être construite, tout comme une crèche pouvant accueillir 44 enfants, 85 logements sociaux gérés par le bailleur social Paris Habitat et 62 logements locatifs à loyer libre qui seront revendus à un investisseur privé. Pour vanter les mérites de ce quartier encore populaire de l'arrondissement, la société de développement

immobilier assure sur son site internet que le quartier, « fort de ses contrastes », « connaît un vrai renouveau ».

À ceci, il faut ajouter une centaine de places de parkings dans les sous-sols qui accueilleraient autrefois les archives de la CPAM et un commerce de proximité sur deux niveaux (1700 m²). Cet espace, qui sera loué par le groupe Carrefour, a été vendu pour environ six millions d'euros à une société civile de placement immobilier. Une installation qui risque de faire de l'ombre à l'Intermarché situé juste en face.

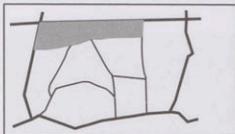
Le montant total de ce projet immobilier qui doit être livré en 2016 s'élève à 82 millions d'euros en Vefa (un dispositif qui permet au promoteur de financer l'opération avec les fonds versés par les acquéreurs), précise la filiale de Bouygues.

Restauration de la façade de la laiterie Maggi

Actuellement, les ouvriers s'affairent pour détruire une partie du site, trop dégradé. Plusieurs stands du marché de fruits et légumes qui a lieu trois fois par semaine sur le boulevard ont d'ailleurs dû être déplacés depuis janvier près de l'intersection Ordener-Barbès. La façade avec ses arcanes vitrées – il s'agit d'une ancienne laiterie Maggi construite au début du XX^e siècle – donnant sur le boulevard sera elle, réhabilitée et la rue intérieure qui permet de rejoindre la rue Baudelique sera restaurée.

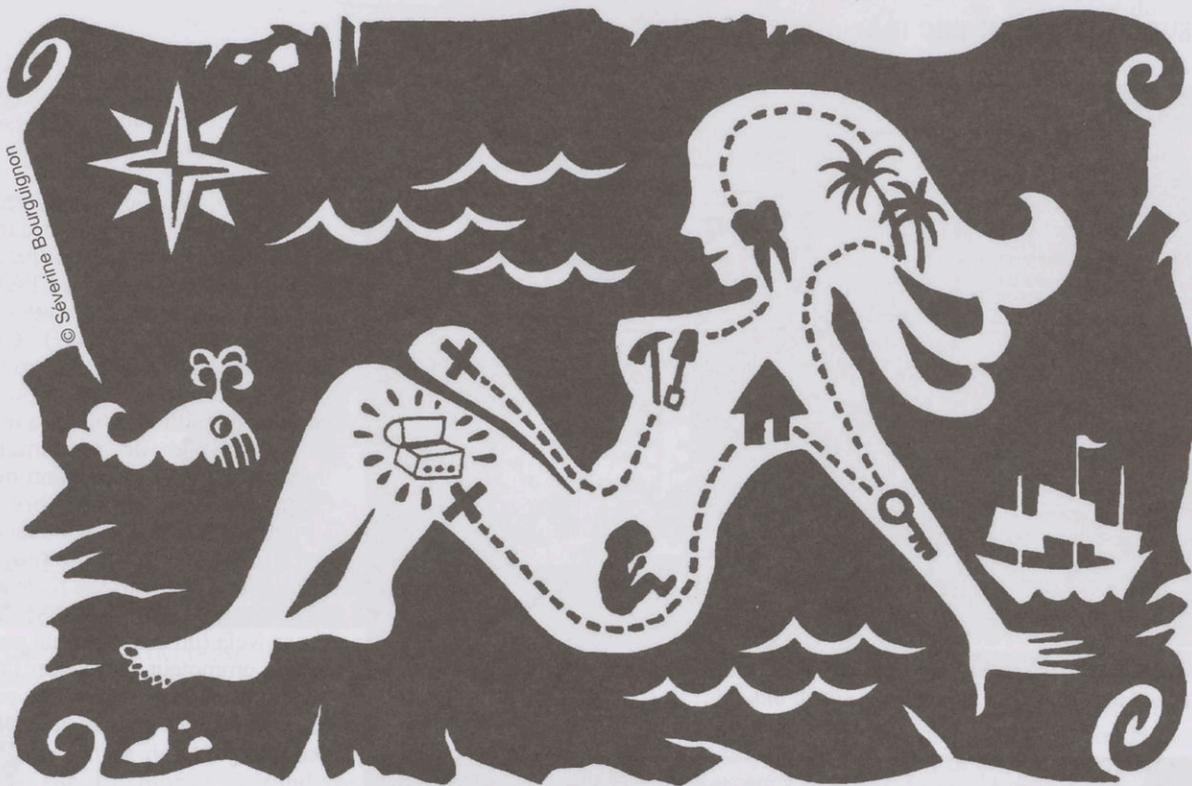
Mais pourquoi avoir attendu si longtemps pour remettre en état ces locaux alors que le foncier manque cruellement à Paris ? Le site avait été laissé vacant par l'Assurance maladie bien avant 2010, d'où son caractère inexploitable dans un premier temps pour des questions de sécurité, explique l'établissement public foncier. De plus, pour faire aboutir ce projet « multiproduits » comme on dit dans le jargon, il a fallu obtenir un permis de construire, l'agrément de l'Agence régionale de santé pour l'Ehpad, après un appel à projets, et des subventions pour les logements sociaux. Néanmoins, plusieurs tournages de films ont pu avoir lieu entre 2010 et 2013 dans une partie du site, en toute discrétion. Et pour éviter toute nouvelle intrusion dans les lieux, les services d'une société de gardiennage ont été sollicités.

Florianne Finet



Le travail pour retrouver la dignité

Adage accompagne des femmes exclues en recherche d'emploi



cette action, précise Sandra Gidon, car en bénéficiant d'un salaire de contrat aidé pendant douze mois, elles peuvent un peu souffler. »

Enfin le dispositif "femmes en mouvement" qui apporte un soutien régulier à la centaine de femmes qui y participent. Elles bénéficient chaque semaine d'un entretien individuel et d'un atelier collectif de deux heures, en général de 14 à 16 h. Il a fallu monter avec le Centre d'action sociale Belliard une halte-garderie éphémère. Et cela fonctionne bien, permettant de travailler la séparation mère-enfant, selon la directrice d'Adage.

Pour toutes ces actions, il y a des stages en entreprises que les participantes doivent trouver. Ces derniers permettent de valider un projet, de reprendre confiance en soi, de s'approcher de l'emploi. « Les entreprises jouent le jeu vraiment avec nous et nos publics et cela nous réjouit », reprend la responsable de l'association qui souligne combien l'accueil du personnel de Bichat dans le cadre du chantier d'insertion est extraordinaire. **Brigitte Bâtonnier**

□ 17 rue Bernard Dimey, 01 58 59 01 67

Tout notre objectif, c'est l'emploi et d'abord l'emploi des femmes » affirme Sandra Gidon, directrice de l'Association d'accompagnement global contre l'exclusion (Adage) sise au 17 rue Bernard Dimey. « On aurait pu dire "pour l'emploi", reprend la directrice, mais on a inscrit "contre l'exclusion" car on veut d'abord accueillir les plus exclues, celles qui assument en restant invisibles, qui passent leur temps à chercher un emploi... sans le trouver ». Pour accéder à l'emploi, il faut avoir franchi pas mal d'étapes, celle du logement, de la garde des enfants, des soins : « comment voulez-vous trouver un emploi lorsque vous avez besoin de lunettes que vous ne pou-

vez vous procurer ! s'exclame Sandra Gidon avant de poursuivre : nos deux seuls critères d'accueil : que ces femmes aient les papiers autorisant à travailler et veuillent travailler ».

Adage accompagne deux cents femmes chaque année, collectivement et/ou individuellement et décline des actions adaptées à toutes les étapes de l'insertion : un pôle linguistique, un dispositif de découverte de l'entreprise et de ses droits, un chantier d'insertion, un dispositif de soutien en entretiens et ateliers.

Connaître les codes

Le pôle linguistique consiste à travailler son projet professionnel en mettant l'individu au cœur de l'action : « les femmes que nous accom-

pagons, et elles seules, savent ce qu'elles veulent et sont capables de faire des choix » reprend sa directrice qui précise ainsi les valeurs de l'association.

Autre dispositif, les "parcours de femmes", un ensemble d'actions pour accéder à l'emploi en apprenant à décrypter son environnement, à connaître les codes de l'entreprise, à accéder à ses droits et à la culture.

Adage héberge également un chantier d'insertion. Elle embauche quatorze personnes qui travaillent à mi-temps à l'hôpital Bichat comme aide soignante, aide auxiliaire de puériculture et à mi-temps à Adage pour préparer des concours d'entrée à une formation. « Nous prenons des personnes en très grande difficulté dans

Sandra Gidon avec quatre personnes très impliquées est à l'initiative du projet Adage. Très soutenu par la direction de la politique de la Ville (DPVI) et l'équipe de développement local Porte Montmartre, en partenariat avec le Centre d'action sociale 18e, le projet devient réalité en décembre 2008. Financée par l'Agence nationale pour la cohésion sociale et l'égalité des chances (ACSE), le Conseil général, l'Observatoire de l'égalité, la région Île de France et la Fondation Raja, Adage apporte une réponse à un besoin : il n'y a pas d'opérateurs spécifiques d'aide à la recherche d'emploi pour les femmes de plus de 25 ans en grande précarité. Et elles sont nombreuses. ■

À découper ou recopier

Vous voulez nous soutenir ? Abonnez-vous !



Je m'abonne pour un an (onze numéros) : 24 €

Je m'abonne et j'adhère à l'association des Amis du 18e du mois : 42 €
(24 € abonnement un an + 18 € cotisation)

Je souscris un abonnement de soutien : 80 €
(24 € abonnement un an + 56 € cotisation)

Je me réabonne pour un an (11 numéros) : 24 €

Je me réabonne et j'adhère à l'association des Amis du 18e du mois : 42 € (24 € abonnement + 18 € cotisation)

J'adhère à l'association : 18 €

Abonnement à l'étranger : 27 €

Remplir en lettres capitales et envoyer avec le chèque à l'ordre de « Les Amis du 18e du mois », 76 rue Marcadet, 75018 Paris :

NOM : Prénom :

Adresse :

..... E mail :

Si vous souhaitez recevoir une facture, veuillez cocher la case ci-après :

Toute correspondance concernant les abonnements (changement d'adresse, réclamation, demande de facture, etc.) doit être envoyée par écrit. Merci.

GUERRE OU PAIX EN JUILLET 1914 : DE L'INCRÉDULITÉ À L'UNION SACRÉE

Dans notre précédent numéro, nous avons commencé l'histoire du début de la Grande Guerre de 1914-1918, vu à travers les événements du 18e arrondissement. Voici le deuxième épisode de ce récit. Nous reprenons ici la série historique publiée en 1999 du vivant de Noël Monier.

À partir du 25 juillet 1914, le gouvernement français prépare la guerre. Il enjoint aux officiers supérieurs et généraux, aux préfets, aux commissaires de police, de ne pas quitter leurs postes ou de les rejoindre immédiatement. Le 26 juillet, les gendarmes sont chargés d'aller trouver les soldats en permission pour leur ordonner de regagner leur régiment.

Le 28 juillet, consigne est donnée aux entreprises de chemin de fer et d'autobus de se tenir prêtes à mettre leurs moyens de transport à la disposition des armées. Cette consigne est immédiatement transmise, dans le 18e, aux cheminots du site Pajol-Villette, particulièrement concernés parce que là se trouvent les énormes dépôts de charbon où les locomotives partant vers l'est s'approvisionnent en combustible.

Alertés également, les cadres de l'atelier central de la Compagnie des Omnibus parisiens, rue Championnet ; et, effectivement, dès le 1^{er} août, les autobus de ce dépôt seront réquisitionnés en vue de transporter les troupes vers le front.

Une autre circulaire aux préfets, le 25 juillet, leur a rappelé qu'en cas de mobilisation générale toutes les personnes inscrites au «carnet B» devront immédiatement être arrêtées. (voir l'encadré.)

Cependant, les premiers jours, ces préparatifs de guerre passent à peu près inaperçus de la population. Le gouvernement a en effet demandé le 26 juillet aux préfets d'intervenir auprès des directeurs de journaux afin qu'ils gardent «silence et discrétion au sujet des préparatifs militaires». Consigne que les journaux, dans leur quasi-totalité, appliquent.

Pour la population française, inconsciente jusqu'au dernier moment de la gravité de la crise, le passage de la paix à la guerre se jouera en quelques jours, les tout derniers jours de juillet.

Le gouvernement lui-même croyait-il la guerre imminente ? C'est peu probable. A la date du 25 et du 26 juillet, le chef du gouvernement, René Viviani, et le Président de la République, Raymond Poincaré, sont en Russie où, après leurs entretiens avec le tsar, ils font un peu de tourisme. Ils ne rentreront en France que le 29 juillet. S'ils avaient vraiment été persuadés de l'imminence de la guerre, ils seraient sans doute revenus plus tôt.

«L'Allemagne est l'agresseur»

René Viviani, président du Conseil des ministres, «socialiste indépendant», a une réputation d'homme de gauche, de même que des hommes comme Caillaux, son ministre des Finances (voir le dernier numéro du 18e du mois), ou Malvy, son ministre de l'Intérieur. Les socialistes, bien que ne faisant pas partie de ce gouvernement, ont pour lui un préjugé favorable. Jusqu'au bout, ils seront convaincus qu'il veut la paix, et cela

influencera beaucoup leur attitude.

Dans son éditorial de *l'Humanité* le 25 juillet, Jaurès s'inquiète des menaces sur la paix, mais s'alarme surtout de l'absence de Viviani. Il semble persuadé que celui-ci agira pour éviter la guerre.

Les discussions au sein des sections socialistes du 18e arrondissement reflètent les hésitations de leur parti. Bien sûr, ces militants sont plus conscients des dangers que la majorité de la population. *L'Humanité*, journal du parti, n'a commencé à s'intéresser à la crise internationale qu'à partir du 25 juillet, mais, à dater de ce moment, c'est le seul journal qui lui consacre son éditorial et une place importante (plus de 30 % de son lignage le 28 juillet, un peu moins le lendemain, plus de 50 % le 30 juillet).

Cependant les militants socialistes du 18e pensent qu'on a le temps et que, comme en 1911, tout peut s'arranger.

En outre, il n'y a aucun doute pour eux que, dans cette crise, c'est l'Allemagne l'agresseur, et la France l'agressé. Ils approuvent les démarches de leurs dirigeants en direction du gouvernement français et des socialistes allemands pour tenter de sauver la paix, mais ils se gardent bien de faire référence concrètement à la résolution qui a pourtant été adoptée par le congrès de leur parti moins de deux semaines auparavant, les 15 et 16 juillet 1914 : l'appel à la grève générale en cas de menace de guerre. Cette résolution restera toute théorique.

Les socialistes du 18e ne croient pas vraiment à la guerre.

Les deux députés du 18e

Il faudra plusieurs jours aux socialistes du 18e pour qu'ils se décident à organiser une réunion publique contre la guerre. Alors que dans plus de la moitié des arrondissements parisiens les socialistes ont tenu des meetings les 30 et 31 juillet, c'est seulement le 1^{er} août que ceux du 18e en

«Tout est prêt» au dépôt Championnet des autobus



DANS LA COUR DE L'ATELIER CENTRAL CHAMPIONNET DANS LE 18e, DÉPART DES AUTOBUS DE TYPE SCHNEIDER H POUR LE FRONT, LE 2 AOÛT 1914, AVEC LEURS CHAUFFEURS MOBILISÉS.

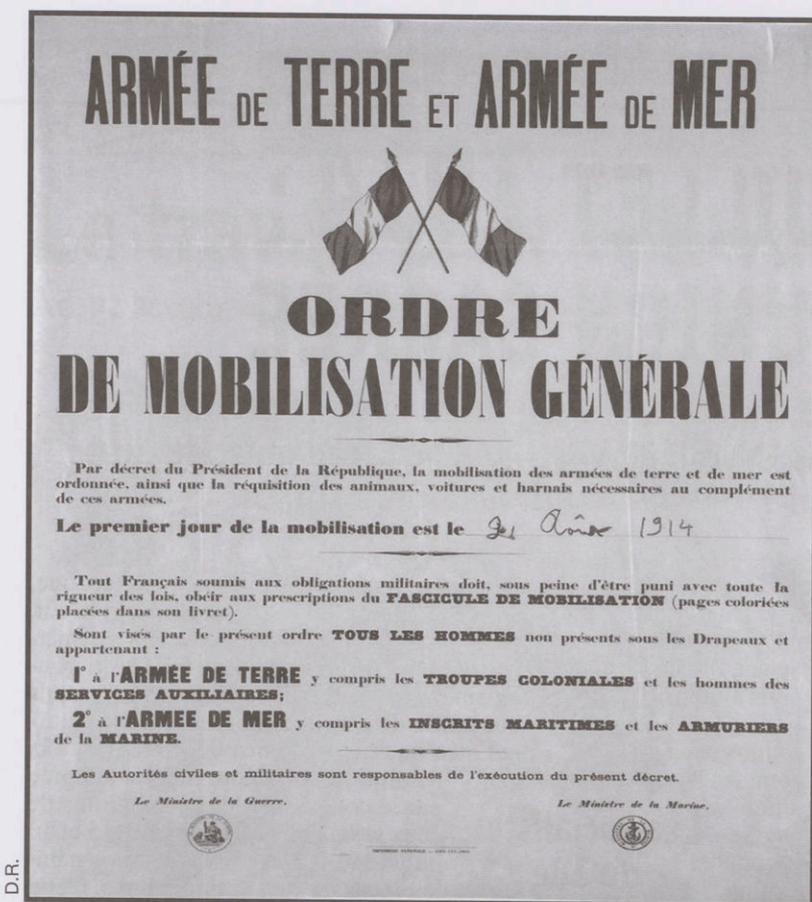
Dès le 26 juillet, «le directeur de la Compagnie des Omnibus, M. Mariage, était avisé de se tenir prêt en vue d'une mobilisation. Le 31 juillet, il avait tout disposé avec méthode et réglé dans le moindre détail l'opération. Le lendemain, à 3 h 30, le ministre de la Guerre donnait le signal convenu. Aussitôt, sans perdre une minute, M. Mariage ordonnait par téléphone

aux dépôts de retirer de la circulation les autobus à mesure qu'ils toucheraient leur terminus. Avant 8 h du soir, toutes les voitures, remisées, n'avaient plus qu'à se transformer en camion de transport des hommes et du ravitaillement. Les chauffeurs, mobilisés, revêtaient l'uniforme militaire du train des équipages, et pouvaient sans délai se mettre en route.

«Dès le 2 août, 40 voitures

furent dirigées sur les armées. Jour et nuit, le travail d'aménagement se poursuivit. Des autobus, cloisons et sièges enlevés, devinrent des magasins de viande fraîche. En dix jours, 1 040 voitures avaient rejoint les armées.»

(H. Galli, *La guerre à Paris*, paru en 1917.)



D.R.

LE MATIN DU 1ER AOÛT 1914, CETTE AFFICHE APPARAÎT SUR LES MURS DE TOUTES LES COMMUNES DE FRANCE. CHACUN COMPREND QUE C'EST LA GUERRE.

convoquent un, à la salle de l'Indépendance, rue Duhesme. Mais le 1^{er} août, c'est déjà trop tard : Jaurès a été assassiné la veille, la mobilisation générale est décrétée, la censure instaurée. Ce meeting n'aura pas lieu.

Les positions des socialistes du 18e font écho à celles de leurs leaders, les députés Marcel Sembat (Grandes Carrières) et Marcel Cachin (Goutte d'Or - Chapelle).

Marcel Sembat appartient à la tendance d'Edouard Vaillant⁽¹⁾, qui, soutenu par Sembat, a fait voter au congrès des 15 et 16 juillet la motion sur la grève générale. Mais Vaillant, un des survivants de la Commune de Paris, est l'héritier des blanquistes du siècle précédent ; or ceux-ci, partisans du renversement par la force de l'ordre bourgeois, étaient en même temps très patriotes. Pour Vaillant et ses partisans, la France est fondamentalement la patrie de la Révolution, la patrie des Droits de l'Homme. Comme dans le *Chant du départ*, «un Français doit vivre pour elle, pour elle un Français doit mourir». Et Marcel Sembat ne manquera pas de faire remarquer que la motion Vaillant appelait à une grève générale «*simultanément et internationalement organisée dans les pays intéressés*». Dès lors que les socialistes allemands n'y sont pas prêts, il ne reste aux Français qu'à défendre leur pays.

Marcel Cachin, lui, appartient à une autre tendance, celle de Jules Guesde, qui se définit comme marxiste orthodoxe. Jules Guesde et ses amis ont voté contre la motion sur la grève générale, car ils ne croient pas à l'efficacité d'un tel mot d'ordre ; pour eux, «*la guerre est intrinsèquement liée au capitalisme*», la seule façon de l'empêcher est de renverser le capitalisme. Ils sentent d'ailleurs qu'une grève générale de ce type ne pourrait être mise en œuvre que dans le cadre d'une effervescence populaire échappant au contrôle du parti ; or Guesde est attaché au contrôle du parti sur le mouvement populaire.

Par la suite, Marcel Cachin, dans sa section

«L'Union sacrée» se parachève à l'enterrement de Jaurès.

re. Au sein de la CGT d'alors, il y a une forte influence des anarchistes et des syndicalistes-révolutionnaires, qui tiennent un discours extrémiste et anti-patriote.

Le journal de la CGT, *la Bataille syndicaliste*, appelle à une manifestation à Paris le 27 juillet. Sur le boulevard Poissonnière, les manifestants s'ébranlent en criant «*À bas la guerre*» et en chantant *l'Internationale*. Les heurts avec la police sont très violents, il y a des blessés et plusieurs centaines d'interpellations.

Mais en réalité ce n'est pas la direction de la CGT qui a pris ces positions combatives. (Jouhaux à cette date n'est d'ailleurs pas à Paris). Ce sont les rédacteurs du journal qui ont forcé la main à l'administrateur-délégué François Marie, très réticent.

Le 28 juillet, le comité confédéral de la CGT (une quarantaine de membres) se réunit et, sous l'influence de Jouhaux, prend une position très nuancée ; pas de violences inutiles ni dans les actes ni dans les discours, recherche d'une position susceptible de rassembler les travailleurs et aussi l'ensemble «*des socialistes, des libres-penseurs, même les radicaux*».

Ces hommes savent bien que, derrière les provocations verbales de beaucoup de responsables de syndicats, la CGT est en crise. L'extrémisme a plutôt éloigné d'elle nombre de salariés de base ; en cinq ans, de 680 000 adhérents elle est passée à environ 300 000.

A partir de ce moment, tout va se passer comme si la CGT laissait au Parti socialiste la charge d'organiser l'action...

La réunion de la direction CGT le 28 juillet s'est d'ailleurs déroulée dans un climat d'inquiétude : tous ces militants savent qu'ils figurent sur le «carnet B» et qu'ils risquent d'être emprisonnés. Pendant la réunion elle-même, des émissaires soi-disant bien informés sont venus leur glisser à l'oreille : «C'est pour demain.»

Jaurès est maintenant conscient du danger. A Lyon, où il prononce son dernier discours public en France, il s'écrie : «*Je dis ces choses avec une sorte de désespoir.*» Dès le 27 juillet, il a demandé une réunion du Bureau socialiste inter-

de la Goutte d'Or, se montre belliciste et même «jusqu'au-boutiste». En mai 1915, il proclame devant les militants que «*l'Allemagne devra payer*» ; en août 1915, il déclare qu'il ne veut pas «*que la France devienne une Pologne prussienne*» ; en octobre 1915 il se dit favorable à une guerre longue, qui favorisera la victoire des Alliés. L'historien Jean-Louis Robert commente : «*Il existe à l'évidence un cas Cachin qui mériterait une belle biographie qui ne soit ni hagiographique ni mesquine.*»²

«L'arrestation, c'est pour demain»

Les syndicalistes de la CGT ont réagi les premiers, et ça n'a rien d'étonnant : ce sont eux qui, dès 1906, avaient lancé cette idée de la grève générale en cas de guerre.

national. Celle-ci a lieu le 29 à Bruxelles. Le parti français y délègue Jaurès, Edouard Vaillant et Marcel Sembat. Douze pays sont représentés. Le délégué autrichien se montre très pessimiste, estimant qu'il n'y a rien à faire pour éviter la guerre. Les délégués allemands, Hugo Haase et Rosa Luxembourg, affirment au contraire qu'ils feront tout pour l'empêcher ; mais on constatera bientôt qu'ils sont minoritaires dans leur propre parti : les socialistes allemands, comme les socialistes français d'ailleurs, s'engouffreront ardemment dans la guerre derrière leur gouvernement.

«Avec une sorte de désespoir»

Le soir du 29 a lieu à Bruxelles un grand meeting avec tous ces dirigeants. Jaurès, dans un grand élan oratoire, s'affirme garant de la volonté de paix du gouvernement français et proclame sa confiance en ses camarades allemands.

Il regagne Paris le lendemain après-midi, après avoir cependant pris le temps d'aller au musée de Bruxelles admirer les tableaux des primitifs flamands. Ce 29 juillet, l'Autriche déclare officiellement la guerre à la Serbie. Le 30 la Russie mobilise, l'Allemagne fait de même le 31. Le 30 au soir, une délégation socialiste comprenant notamment Jaurès, Sembat, Cachin, a été reçue par le président du Conseil Viviani. Celui-ci les a informés qu'il a décidé de maintenir pour le moment les troupes françaises à dix kilomètres de la frontière, mais qu'il ne peut pas faire davantage.

Le 31 juillet au soir, Jaurès est assassiné par un fanatique d'extrême-droite (qui sera acquitté après la guerre !).

Le 1^{er} août au matin, sur les murs de toutes les communes de France, une affiche portant deux drapeaux tricolores entrecroisés annonce la mobilisation générale. Quelques manifestations guerrières ont lieu à Paris, mais dans l'ensemble les réactions sont plutôt la stupeur, la consternation – et en fin de compte la résignation.

Dès ce moment, dans les journaux comme dans les discours, il n'y aura pratiquement plus qu'une seule voix : tout pour la victoire. Et la propagande anti-allemande va se déchaîner. Le 2 août, dans un meeting salle Wagram, Edouard Vaillant, Jean Longuet, Marcel Cachin, Marcel Sembat et d'autres dirigeants socialistes développent l'idée que, puisqu'on n'a pas pu s'opposer à la guerre, il n'y a rien d'autre à faire que de concourir à l'effort de défense nationale.

Le 3 août, l'ambassadeur d'Allemagne transmet au gouvernement français la déclaration de guerre de l'Allemagne, puis il quitte immédiatement Paris.

Le 4 août au matin, à l'enterrement de Jaurès, Léon Jouhaux au nom de la CGT proclame son ralliement à «l'Union sacrée». Le 23 août, Viviani élargit son gouvernement en y faisant entrer plusieurs hommes de droite ainsi que deux socialistes, Marcel Sembat et Jules Guesde.

«Le sentiment national»

Ce qui frappe dans toute cette histoire, c'est finalement le peu d'écho, le peu d'efficacité des proclamations pacifistes.

La plupart des historiens s'accordent là-dessus. Jean-Jacques Becker souligne «*l'erreur*

1. L'ancien maire du 18e, Daniel Vaillant, n'a aucun lien de parenté avec Edouard Vaillant.

2. «Les ouvriers, la Patrie et la Révolution, Paris, 1914-1919», éd. Université de Besançon.

Promenade de la mort à la vie

• *Visions de Barbès*, Jeanne Labrune, Éditions Grasset, 250 p., 18 €.



JEANNE LABRUNE DURANT LE TOURNAGE DU FILM "SANS QUEUE NI TÊTE" (2010).

La cinéaste Jeanne Labrune (*C'est le bouquet, Cause toujours, Sans queue ni tête*), qui vit à Barbès depuis plus de vingt ans, nous offre un livre étrange et bouleversant. Récit et fiction, c'est également un livre sur le deuil de l'être aimé. L'auteure raconte l'agonie puis la mort en avril 2012 de son compagnon Richard Debusse, acteur et scénariste. Elle va ensuite marcher dans les rues du quartier Barbès pour chercher comment « retrouver l'élan vers la vie, le mouvement véritable qui échapperait à la poursuite mécanique des jours, qui précéderait la succession des heures, en soulèverait le poids, les rendrait légères et joyeuses comme elles l'étaient avant ta mort, lorsque nos vies étaient dédiées l'une à l'autre et nos deux vies à une œuvre commune. »

Nous marchons alors avec elle à la rencontre du petit peuple des voleurs à la tire, des trafiquants de cigarettes, des prostituées et des mendiants. Qu'elle offre un café aux deux enfants qui viennent de lui voler son argent, ou qu'elle se promène dans la rue des Poissonniers parmi les commerçants africains : « je regarde défiler les tissus et les galons, puis je retourne chez moi avec le sentiment d'avoir fait un lointain voyage ». Ses mots sont des images à la fois tendres et pleines d'humour. Aucun pathos, même dans l'aide qu'elle apporte à Malika, droguée et sans domicile qui se laisse lentement glisser vers la mort.

Chacune de ses rencontres est une scène de film et lorsqu'elle écrit qu'« il y a beaucoup de douceur dans le quartier le plus dur de Paris », on se prend à espérer qu'elle reprenne vite sa caméra.

Catherine Soubelet

d'analyse qu'avait faite la 2^e Internationale (l'Internationale socialiste) quant à l'origine des guerres : alors qu'elle imaginait que les guerres ne pouvaient être que le résultat des oppositions entre les intérêts économiques d'une minorité d'exploiteurs, elle se retrouvait face à un conflit dominé par les intérêts nationaux.»

Pour René Girault, «partout en Europe, ils [les mouvements internationalistes de gauche] sont impuissants pour arrêter la menace guerrière, non parce qu'il y a eu trahison des cadres, mais parce que l'Etat-nation est toujours une réalité et

l'Internationale des ouvriers, des hommes ou du capital, encore un mythe.» Et pour Pierre Renouvin, «l'affirmation vigoureuse du sentiment national est un trait essentiel de l'époque.»

L'affirmation vigoureuse des sentiments nationaux va faire en Europe six millions de morts.

Noël Monier

Dans le prochain numéro : Le premier mois de guerre dans le 18e. Dans le ciel, le «Taube». Les femmes dans les usines.

Le «carnet B» ne sera pas utilisé

À l'origine, lorsqu'il fut créé en 1890, le «carnet B» devait être un ensemble de fiches recensant les personnes soupçonnées d'espionnage. (Au «carnet A» étaient inscrits les étrangers résidant en France, classés par nationalité.) Mais très vite le carnet B changea de sens et devint un recensement des antimilitaristes et des révolutionnaires, tenu à jour dans chaque département.

C'est Georges Clemenceau qui donna la première impulsion à cette nouvelle utilisation du carnet B, lorsqu'il était en 1906 et 1907 président du Conseil et ministre de l'Intérieur. Joseph Caillaux, qui n'aimait pas Clemenceau, rapporte cette anecdote que racontaient, paraît-il, les huissiers du ministère de l'Intérieur : chaque jour arrivaient au ministère les papiers de la Sûreté générale, «*réécits d'indicateurs de police, histoires à dormir debout, calembredaines invraisemblables neuf fois sur dix. (...) M. Clemenceau arrivait à 7 h du matin au ministère. Pendant une heure et demie, la tête dans ses mains, il faisait son régal de ces stupidités...*»

Le 18e, bastion des «anars»

En 1914, à Paris, le «carnet B» compte près de deux cents noms. Parmi eux, la plupart des dirigeants de la CGT, aussi bien les anarcho-syndicalistes ou syndicalistes-révolutionnaires que les modérés comme Léon Jouhaux, qui est à cette époque le numéro un de la confédération.

On trouve aussi sur le «carnet B» quantité d'anarchistes, dont plusieurs habitent le 18e arrondissement, bastion «anar» depuis longtemps. Entre autres, Jacques Long, dit «Jaklon», qui a habité 22 rue du Chevalier de la Barre et 147 bis rue Ordener, et qui dirige l'imprimerie «communiste» *L'Espérance*, 3 rue de Steinkerque.

Egalement sur le carnet B, Jules Lepetit, militant anarchiste et dirigeant de la Fédération CGT du Bâtiment, signalé rue de la Goutte d'Or.

Et aussi Pierre Martin, dit «le Bossu», ancien syndicaliste de la métallurgie, ancien ami de Louise Michel, un homme que les rapports de police décrivent comme «très intelligent et très généreux», et qui depuis 1906 dirige *le Libertaire*, principal journal anarchiste, dont le siège est 15 rue d'Orsel.

Des membres du Parti socialiste figurent également sur la liste, mais ce sont essentiellement ceux de la tendance de *La Guerre sociale* dirigée par Gustave Hervé. Deux députés socialistes seulement sont inscrits au carnet B ; l'un d'eux est... Pierre Laval.

La mission de Miguel Almercyda

Fin juillet 1914, le ministre de l'Intérieur Louis Malvy se demande s'il doit, comme prévu, faire arrêter les personnes inscrites au carnet B.

Ici intervient un étrange personnage, Miguel Almercyda. Celui-ci, qui s'appelle en réalité Eugène Vigo (Almercyda est un pseudonyme), est un Espagnol naturalisé français, très beau, suprè-

mement élégant, dépensant beaucoup d'argent pour ses costumes. C'est un ancien anarchiste, devenu, au sein du Parti socialiste, l'adjoint de Gustave Hervé, chef de la tendance ultra-révolutionnaire et antimilitariste de *La Guerre sociale*.

En 1912, Gustave Hervé, après son dixième emprisonnement, a abandonné ses positions extrémistes et est devenu un des socialistes les plus modérés. Almercyda a alors rompu avec lui et a fondé son propre journal, *Le Bonnet rouge*, qui d'ailleurs n'est plus tellement extrémiste non plus. On raconte dans les milieux informés que *Le Bonnet rouge* est financé en sous-main par les radicaux Caillaux et Malvy. Mais Almercyda a conservé de nombreuses amitiés à l'extrême-gauche.

«*J'allai voir Malvy, racontera plus tard Almercyda. Je lui dis : «Que faites-vous avec le carnet B ?» Malvy me dit : «Mais si je n'arrête personne et si demain j'ai une bombe, ou un sabotage, quelle responsabilité !» Je dis au ministre qu'il ne connaissait pas les milieux révolutionnaires, que les hommes qu'il ferait arrêter étaient, malgré leurs blasphèmes et leurs outrances, les plus ardents patriotes.*»

Almercyda commence alors une série de visites, entre autres dans le 18e, au siège du *Libertaire* où il rencontre Pierre Martin, dit «Le Bossu». On ignore ce qu'ils se sont dit. «Le Bossu» ne se faisait sans doute pas d'illusions sur les possibilités de mobilisation de l'opinion, il a donc probablement confirmé à Almercyda que, si aucune arrestation n'était opérée, les anarchistes ne feraient rien.

Malvy finalement renonce à effectuer les arrestations prévues au «carnet B» et en informe les préfets le 1^{er} août, jour de la mobilisation. Le journal d'Almercyda, *le Bonnet rouge*, est le premier à l'annoncer le 1^{er} août au soir.

Clemenceau fait arrêter Malvy

Pour sa part, Pierre Martin, dit «le Bossu», restera totalement opposé à la guerre et à «l'union sacrée». Son journal *Le Libertaire*, bien qu'il continue à paraître, ne pourra pas, en raison de la censure, publier les prises de position que souhaiterait Pierre Martin, qui se lance alors dans la publication de numéros clandestins. Cela lui vaut plusieurs visites de la police. Le 6 août 1916, il meurt au siège du *Libertaire* d'une attaque cérébrale.

En 1917, Clemenceau prend la direction du gouvernement et impose une politique de guerre «jusqu'au-boutiste». Il fait arrêter les anciens ministres Caillaux et Malvy (pourtant membres comme lui du parti radical), qu'il accuse de trahison. A ce dernier, il reproche notamment de n'avoir pas utilisé le carnet B. Clemenceau fait arrêter aussi un certain nombre d'opposants, parmi lesquels Almercyda, inculpé d'espionnage. Celui-ci se suicidera, ou sera suicidé, dans sa cellule, laissant un fils de 12 ans qui deviendra plus tard le grand cinéaste Jean Vigo. ■



© Tessa Chéry

LA COMÉDIENNE GISÈLE CASADESUS A TOUJOURS VÉCU DANS LE 18E.

Le jeu de l'amour et du théâtre est l'occasion pour Gisèle Casadesus de retracer avec passion et humour, sa carrière de comédienne qu'elle a toujours réussi à mener de front avec sa vie personnelle. Les anecdotes sont souvent drôles, jamais cruelles. Pourtant, la vie de sociétaire à la Comédie Française n'est pas toujours facile. Jalousies, médiocrités émaillent le quotidien des comédiens. Mais il

Cent bougies pour Gisèle Casadesus

Ambiance de fête, le 17 juin dans le hall central de la mairie pour les cent ans de Gisèle Casadesus ! Un siècle de présence dans le 18e, puisqu'elle habite toujours l'immeuble où elle est née le 14 juin 1914, entre le square d'Anvers et le square Saint-Pierre.

Au son de l'accordéon, la jubilaire fait son entrée, entourée de Daniel Vaillant et d'Éric Lejoindre. Elle est accueillie par une nombreuse assistance où l'on remarque notamment Lionel Jospin et Claude Estier.

Le nouveau maire, puis l'ancien prennent la parole pour rappeler la longue et brillante carrière de cette fille d'immigrés espagnols, considérée dans sa jeunesse comme « pas vraiment française ». Née dans une famille de musiciens, elle

intègre la Comédie Française en 1934, soit avant sa majorité. Elle aura vécu passé plus de 80 ans sur les planches et à l'écran, grand et petit. Elle a tourné avec Louis Jouvet, Raimu, Jean Gabin, Michel Simon et tout récemment avec Gérard Depardieu, et ne compte pas s'arrêter là.

Les élèves du Conservatoire, massés sur le balcon, chantent « Joyeux anniversaire ». Arrive le gâteau en forme de 100, flanqué de feux de Bengale en guise de bougies. Émue, Gisèle Casadesus cherche ses mots, évoque son mariage dans cette même mairie, le 10 juillet 1934 : femme d'un seul arrondissement, elle a été aussi « la femme d'un seul homme », le comédien Lucien Pascal. Elle remercie... et promet un discours pour son 110^e anniversaire. **Colette Friedlander**

Joyeux anniversaire, Mademoiselle Casadesus !

• *Le jeu de l'amour et du théâtre*, Gisèle Casadesus, Editions Philippe Rey, juin 2014 (réédition 2007), 304 pages, 18 €.

• *Cent ans, c'est passé si vite...*, Gisèle Casadesus, Éditions Le Passeur, juin 2014, 256 pages, 18 €.

y a aussi de belles rencontres : des metteurs en scène, Louis Jouvet, Jacques Copeau, et des acteurs, Pierre Fresnay, Madeleine Renaud... Plus tard, la jeune retraitée du théâtre public (elle n'a que 48 ans) entame une nouvelle carrière au cinéma et à la télévision. « Si le théâtre stylise la vie, la télévision, comme le cinéma, la photographie. À l'écran, les images et les visages comptent plus que le texte, qui n'est qu'une ponctuation. Au théâtre, avec peu d'artistes et souvent dans un seul décor, le texte prime sous forme d'un dialogue continu. ». Une quarantaine de films plus tard, son appétit du jeu est intact.

Cent ans, c'est passé si vite... est un abécédaire. De la

lettre A comme Âge à la lettre Z comme Zut ! L'auteure nous livre des souvenirs et des réflexions plus intimes. Famille, amis, comédiens, metteurs en scène, tous ont droit à son amour, son admiration ou, au minimum, à sa bienveillance. Avoir cent ans, c'est dresser un bilan : « j'ai réussi ma vie conjugale, familiale et professionnelle. Ce que j'ai reçu n'a pas de prix. Il m'a été donné de savourer chaque instant sans regarder dans l'assiette des autres. » Leçons de sagesse donc, mais aussi d'humilité que cette protestante puise dans une lecture quotidienne de la Bible.

Mais ce bilan, pour notre plus grand plaisir, n'est que provisoire : « J'aime être ici. L'immortalité ce n'est pas pour tout de suite. »

Catherine Soubelet

Avec CitéRature(s), les écoliers écrivent, illustrent et publient leurs livres

L'association promeut la lecture et même l'écriture avec des enfants des écoles du 18e et du 19e arrondissements.

Chaude ambiance au Rideau rouge ce 21 juin ! Dans la librairie, les enfants des écoles qui ont participé cette année à l'aventure proposée par CitéRature(s) lisent à plusieurs voix les livres qu'ils ont eux-mêmes entièrement écrits et illustrés. Le public est très mélangé entre familiers du livre qui veulent écouter les lectures en silence et ceux qui mitraillent avec fierté, mais tout le monde réagit et s'amuse

des aventures de Marguerite, le personnage inventé par plusieurs classes et que l'on retrouve au zoo ou à la plage. A la fin de chacune des séances, dans les deux librairies partenaires, le Rideau rouge et l'Attrape-cœurs, chacun peut acheter des exemplaires et se les faire dédicacer par les auteurs en herbe qui côtoient les écrivains reconnus qui les ont accompagnés pendant plusieurs semaines. Ils sont en vente au prix de 5€ et à écouter sur Radio

Clype, la radio des collèges, lycées et écoles de Paris

Des lecteurs éclairés

Pari réussi pour cette association qui veut promouvoir la littérature jeunesse et la pratique active de la lecture et de l'écriture. Tout au long de l'année, sur le temps scolaire, les douze classes qui participent ont rencontré des auteurs, se sont déplacées pour voir le travail de l'imprimeur ou rencontrer des professionnels au Salon du livre jeunesse. Ils connaissent les lieux du livre : librairie, bibliothèque, école, et même radio leur sont devenus familiers. Il faudrait ajouter aussi la maison, puisque le projet est d'embarquer les parents dans l'aventure et même si tous ne parlent pas français, de leur faire une place autour du livre. Ils ont découvert le trajet du livre, de l'idée à la réalisation, et même la mise en voix finale. Ils sont ainsi devenus des lecteurs éclairés, capables d'assumer leurs choix, par exemple lors des « chocolats littéraires » régulièrement organisés. L'ensemble des livres forme une collection vraiment réjouissante.

Danielle Fournier

□ Association CitéRature(s), 20 rue des Amiraux. www.citeratures.org.

Toucher les familles et le quartier

Sortir la littérature des sentiers battus », « former des lecteurs citoyens » : la jeune association CitéRature(s), constituée en 2013, rassemble une équipe de professeurs des écoles, de libraires et de formateurs en pédagogie. « Nous essayons de promouvoir la littérature jeunesse, dans et surtout hors de l'école, explique Sofie Epelboin, professeur des écoles dans le 18e. Notre ambition est d'aider les enfants avec qui nous travaillons à devenir des lecteurs éclairés et critiques, à toucher

leurs familles et à inscrire la lecture dans une pratique de quartier. » Concrètement, l'équipe affiche un bilan impressionnant. Elle a monté des projets et ateliers avec des élèves de la petite section de maternelle jusqu'au CM2 dans les écoles Gadeloupe, Torcy, Maurice Genevoix, Mont-Cenis et Orsel pour le 18e arrondissement, Henri Noguères pour le 19e. « Nous fréquentons assidûment les bibliothèques, nous avons organisé des lectures à haute voix, rencontré plusieurs acteurs des métiers du livre et participé régulièrement à des débats littéraires. Nous avons même enregistré une émission de radio par les enfants et leurs parents », conclut Sofie Epelboin.

Guy-Thierry Bengono

LE MOIS DU

18^e

Expositions

Agence David
Immobilier

Passengers, Maxence Gandolphe de Witte

● Jusqu'au 30 septembre, 7 place Charles Dullin.

Rôle d'endroit pour une expo photo ! Le groupe David immobilier, de la place Charles Dullin, a proposé ses murs, dans le cadre d'une action de mécénat d'art, au photographe Maxence Gandolphe de Witte.

La quarantaine à peine entamée, Maxence Gandolphe de Witte affiche un quart de siècle au compteur de la photographie. Premières armes dans le monde du théâtre et de la

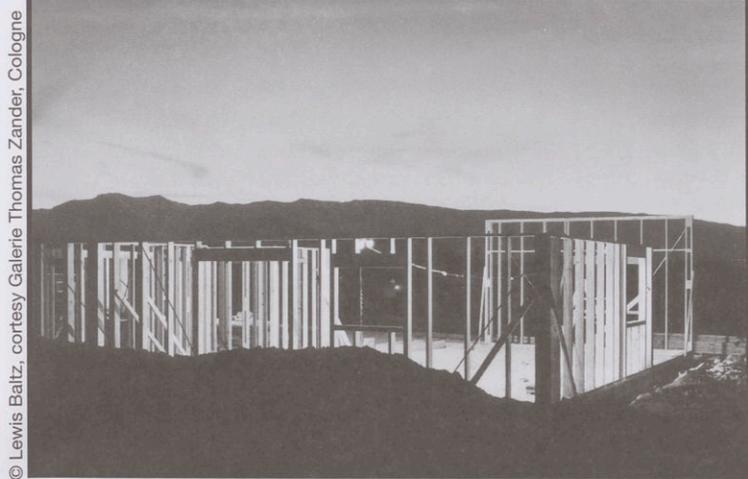
musique puis dans la mode où il rencontre Stéphane Rolland, styliste chez Scherrer, avec lequel il collabore encore aujourd'hui. Depuis quelques années, il se concentre également sur sa recherche personnelle, artistique et esthétique. Place Charles Dullin, ce sont des images inédites et sélectionnées dans les archives de l'artiste. Le photographe qui vit non loin du théâtre de l'Atelier, propose, jusqu'en septembre, vingt années de balades parisiennes et montmartroises ou de voyages plus lointains du Canada au Maroc en passant par l'Italie. Paysages urbains, scènes de vie et de ville ou ambiances. **N. D.**



LE GRAND PALAIS (2007).

Le Bal Lewis Baltz, Common objects, Hitchcock, Antonioni, Godard

● Jusqu'au 24 août, 6, impasse de la Défense



© Lewis Baltz, cortesy Galerie Thomas Zander, Cologne

LEWIS BALTZ, NEVADA 1977. BRUXELLES, FONDATION A. STICHTING.

La belle exposition du Bal rend hommage au photographe américain Lewis Baltz, qui n'avait pas bénéficié d'une telle rétrospective en France depuis 1993. Il s'agit pourtant d'un artiste majeur, dont le regard singulier s'exerce depuis les années 1960 sur les transformations urbaines de l'Amérique de l'après-guerre, décrite comme une catastrophe que la photographie tente d'exorciser. Selon lui, « de la même façon que le paysage est détruit par le rouleau compresseur

de l'urbanisation, les valeurs traditionnelles associées à la ville (donc civilisées) sont menacées ». Son travail documente ce triomphe paradoxal de l'urbanisation qui, devant continu et uniforme, étendant par plaques sa lèpre de béton, ses décharges et ses échangeurs, détruit non seulement la nature, mais la ville même en tant qu'unité architecturale et espace de sociabilité. L'environnement que décrit Lewis Baltz est essentiellement hostile. Il le regarde de plain-pied, méticuleusement, rigoureusement, en voyageur solitaire – il n'y a pas âme qui vive dans ses clichés – et interrogateur, comme un revenant d'un temps ou d'un pays lointain qui chercherait le sens d'un objet abandonné ou simplement une direction à prendre aux abords incertains des villes. Un squelette de télévision criblé de balles, une enseigne « point reality » : « considéré comme un phénomène, n'importe quoi peut être intéressant, même Madonna ». Même ce visage de consommation banal pourrait être transformé, dans l'objectif de Lewis Baltz en objet singulier, « tactile », en poème d'une austère beauté. Parce que de ces débris ou de ces *no man's lands*, Lewis Baltz tire des images d'une très grande beauté.

Le parti de l'exposition, qui choisit d'aborder cette

oeuvre sous l'angle d'une de ses sources d'inspiration majeure, le cinéma, est d'autant plus intéressant que Lewis Baltz n'est pas le photographe de l'instant et du mouvement. Au contraire, travaillant souvent à la chambre noire, il compose et construit méticuleusement l'image, comme un objet. L'artiste a participé à l'accrochage de ses oeuvres au Bal, aux côtés de Diane Dufour et de Dominique Païni. Il est composé de deux salles : l'une, noire, au rez-de-chaussée, introduit le visiteur dans la chambre noire du photographe, comme dans une salle de cinéma. Mais sur les murs courent des images que Baltz a extraites de ces caméras de vidéo-surveillance qui nous épient de partout sans nous voir. La deuxième salle, au sous-sol, est blanche. Elle présente les photographies par ensembles, formant des chaînes, un pavé, un archipel. Au milieu de la salle, une plaque en biais, relevée, comme l'anamorphose du crâne dans les *Ambassadeurs* d'Holbein, est l'écran sur lequel sont projetés des extraits des films en résonance avec l'oeuvre de l'artiste (*Psychose*, *Désert Rouge*, *Zabriskie Point*...). Lewis Baltz aime les murs. *The Prototype works* constitue un ensemble particulièrement beau : des murs de pavillons sans charme deviennent des tableaux abstraits, des compositions géométriques où les portes et les fenêtres ne semblent pas créer d'ouverture, où le crépi devient une matière picturale.

Rien d'un froid documentaire sur le désastre, donc, dans l'oeuvre de Lewis Baltz. On pense aux derniers mots des *Villes invisibles* d'Italo Calvino : « chercher et savoir reconnaître ce qui, au milieu de l'enfer, n'est pas de l'enfer, et le faire durer, lui faire place ».

Florence Buttay

Au 104 Avec motifs apparents (expo collective) et Chen Zhen Purification room

● Jusqu'au 10 août, 5 rue Curial

Avec motifs apparents présente cinq artistes, qui à l'invitation du 104, ont créé ou recréé une oeuvre monumentale emblématique de leur travail. Créations d'apparat qui, malgré les apparences justement, malgré leur séduction plastique, soulèvent des questions bien peu légères et sont l'occasion d'investir autrement ce lieu. Xavier Juillot dans *Déprime passagère*, rappelant immanquablement Christo, a ainsi mis sous vide le château d'eau du 104. La bâche argentée plaquée à l'architecture par un système d'aspiration donne jour à un autre édifice, presque de pacotille, où le rêve côtoie le malaise. Alice Mulliez, propose dans *Vestiges*, une installation de sucre cristallin. Dans une blancheur éblouissante, elle offre un désert de sucre dans lequel peut errer le visiteur. Emergent çà et là briques, colonnes ou rosaces où l'on peut lire le déclin de civilisations dominées par la tyrannie du sucre. *La Liberté guidant la laine* de Jérémy Gobé emplit l'espace d'un tricot envahissant animé par des angles et des distorsions inquiétants tandis que dans *Le propre de l'homme*, ce sont les formes de meubles qui recouvertes de tricots deviennent informes et insensées.

Sans marquer explicitement le lien entre les diffé-



PURIFICATION ROOM DE CHEN ZHEN.

rentes oeuvres exposées, Pascale Marthine Tayou présente *Empty Gift*, énorme sphère de cadeaux – vides – célébrant ainsi le geste du don au-delà de son objet, tandis que *Favelas* à travers l'amoncellement de nichoirs habités de piailllements livre une vision poétique mais

dérangeantes des bidonvilles et des vies qui les habitent. *Court-circuit* à travers un réseau de fils liant divers objets évoque pour sa part tous les liens qui tissent un monde, certes global mais qui n'est pas à l'abri des incompréhensions.

Terracotta Daughters, l'armée de petites filles de Prune Noury, inspirée des soldats de terre cuite de l'armée de Xi'an a quitté le 104, emportant sa réflexion inquiétante sur le déficit de naissances féminines en Chine.

À côté de l'exposition, une oeuvre d'envergure est également présentée : *Purification Room* de Chen Zhen. Dans cette pièce, tout est recouvert de boue : le sol et les murs, mais aussi tous les objets triviaux du quotidien, télévision, frigo, bouilloire, mobylette ou chaussures... Ainsi sédimentés et rendus monochromes, ces objets prennent un tour archéologique, évoquant des vestiges de la vie quotidienne. Une purification paradoxale qui à la fois, les fige et les rend intemporels et en même temps donne à voir leur vanité. Une oeuvre forte qui mérite au moins autant le détour que l'exposition phare.

Catherine Halpern

LE MOIS DU

18^e

Expositions

Projeter son intériorité sur la nature est un trait essentiel de la modernité en art. Mais les quatre artistes présentés dans l'exposition « Paysages intérieurs », dépassent le vis-à-vis avec le paysage, pour vibrer à l'unisson de

Rencontres avec les artistes à la galerie Art aujourd'hui

la nature, ils s'assimilent au paysage. Le paysage devient intérieur lorsque l'artiste est à l'intérieur du paysage.

Les peintres Françoise Bertsch, Jean-François Taburet et le sculpteur Yukichi Inoue seront présents à la galerie pour accueillir et échanger : jeudi 3 et mercredi 9 juillet pour la première, samedi 12 juillet pour le deuxième, vendredi 4 et samedi 12 juillet pour le troisième. **A.K.**

☐ *Paysages intérieurs* jusqu'au 12 juillet, 8 rue Alfred Stevens (9e)



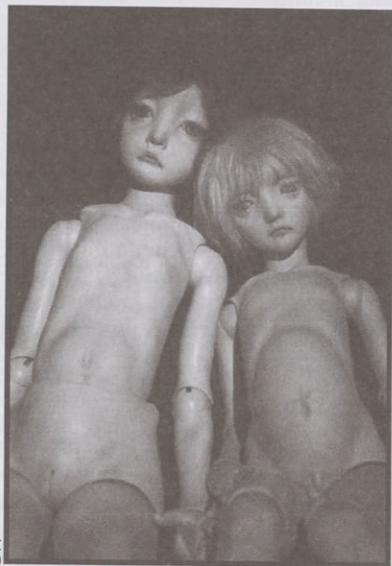
FORÊT NOIRE
DE YUKICHI INOUE

Au musée de l'Érotisme Japon Erotica par la Vanilla Gallery

• jusqu'au 30 octobre, 72 boulevard de Clichy, tel. 01 42 58 28 73.

Galerie avant-gardiste de Tokyo, la Vanilla Gallery expose au Musée de l'Érotisme les œuvres (crayon, encre, peinture, photo) de trente deux artistes alternatifs. Diplômés des Beaux-Arts pour la plupart, ces différentes générations déclinent leurs versions du nu érotique en solo, duo ou trio, la femme étant majoritaire dans leurs portraits fantasmés.

Ici, la « femme-chienne » (Asaj Muroi) à quatre pattes, soumise à sa maîtresse, porte docilement une tong entre ses dents. Artiste gay réputé de mangas, Gengoro Tame peint des nus masculins ligotés, bâillonnés, sexe sous perfusion, anus sondé. L'acrylique à dominante rouge a la préférence de Kaneoya Qaliko qui peint son héros brûlant dans les flammes de l'enfer, étouffé par un anaconda, tandis qu'un loup de fable le lèche. Réputé pour ses dessins de planteurs fessiers féminins, Harukawa Namio dote les femmes de postérieurs si voluptueux qu'ils leur permettent d'y enfouir quasiment la tête de leurs partenaires masculins. Jeune et jolie héroïne de magazines érotiques, « Super



POUPÉES DE L'ARTISTE HARUNA HIJIKATA.

Lady Mako » (encre sur papier) du portraitiste Kasama Shiro. entrouvre son kimono, corps aux formes généreuses, cuisses offertes, à l'entrée d'un habitat traditionnel. Tama peint d'exquises petites filles presque modèles en cols de dentelles et robes volantes, l'une, maîtresse équipée d'un fouet, l'autre à genoux, fesses à l'air et yeux bandés dans une pièce en désordre où trotte le souris près d'une poupée désarticulée. Les photos noir et blanc de Kuroda Misato, lauréate du Grand Prix de la photographie New Cosmos, captent une jeune beauté dénudée, cuisses généreusement écartées, comme endormie sur la banquette arrière d'une auto ou au pied d'un monument (on pense aux « Belles Endormies » de Kawabata).

N'oublions pas « Les Dames du Bois de Boulogne » photographiées par le talentueux Nakata Masashi qui clôt sa série par un gros plan sur le sol jonché de préservatifs usagés.

Jacqueline Gamblin

THÉÂTRE POUR LES ENFANTS

Au Pixel

18 rue Championnet 01 42 54 00 92

Polluons dans les bois pendant que le loup n'y est pas,

mercredi et vendredi 15 h, samedi et dimanche 17 h, jusqu'au 1^{er} août, (dès 3 ans, durée 40 minutes)

Les vrais pollueurs de la forêt ne sont pas Cerbère, le gentil loup, la vieille Kim ou le Petit Chaperon Vert. Aidé par cette dernière, Cerbère part à la recherche des pollueurs.

À la Manufacture des Abbesses

7 rue Veron, 01 42 33 42 03.

Raiponce,

le mercredi à 15 h 30 et dimanche à 15 h jusqu'au 9 juillet, dates supplémentaires les lundi et mardi (15 h) de vacances scolaires (dès 4 ans)

Un prince s'accroche aux cheveux très longs d'une jolie princesse pour la délivrer de la tour où la méchante sorcière l'a enfermée.

Faim

Jusqu'au 12 juillet, mercredi 14 h et samedi 15 h, dates supplémentaires le jeudi et vendredi à 15 h

de vacances scolaires (dès 8 ans)

Deux comédiennes-clowns réinventent et explorent en cinq tableaux, l'histoire du Petit Poucet.

Au Funambule de Montmartre

53 rue des saules 01 42 23 88 83

Au secours ! Le prince Aubert a disparu !

du mardi au dimanche à 14 h, jusqu'au 31 août (dès 4 ans)

Qui retrouvera le prince Aubert ? Au fil du spectacle, les indices sont donnés, tantôt aux enfants, tantôt à la Princesse policière.

Rose au bois dormant,

du mardi au samedi à 15 h 15, le dimanche à 11 h, jusqu'au 31 août.

Une version moderne du célèbre conte des frères Grimm, qui bouscule les codes du conte de fée avec humour et poésie.

LE MOIS DU THÉÂTRE

Au Funambule de Montmartre

53 rue des saules 01 42 23 88 83

La comtesse d'Escarbagnas,

de Molière, mise en scène de Niccolò Rigutto. Du samedi au dimanche à 18 h, jusqu'au 27 juillet.

Une comédie ballet burlesque d'après Molière, où se croisent à toute allure, dans un décor insolite et coloré, des personnages extravagants... et ridiculement humains.

Cuisines et dépendances, d'Agnès

Jaoui et Jean-Pierre Bacri, mise en scène de Jonathan Dos Santos.

Du mercredi au jeudi à 20 h, du vendredi au samedi à 21 h 30, le dimanche à 16 h, du 2 juillet au 31 août.

Jacques et Martine, couple sans histoire, s'apprêtent à recevoir une ribambelle d'amis à dîner. Tous ne se sont pas revus depuis dix ans et entretiens, certains ont réussi quand d'autres ont eu moins de succès.

Le cabaret des Frangines

d'Alexandre Lenis, Audrey Janicot, Carol-Ann Janicot. Du mercredi au jeudi à 21 h 30, du 2 juillet au 28 août.

Spectacle musical humoristique mené par Audrey et Caro autour de Paris, Broadway, le chant, la danse.

Tout sur les femmes, de Miro Gavran,

mise en scène d'Étienne Chevel.

Du dimanche au mardi à 20 h, du 6 au 29 juillet.

Amour, amitié, carrière, famille... tout ce que vous avez toujours voulu savoir sur les femmes.

À la Manufacture des Abbesses

7 rue Veron, 01 42 33 42 03.

La mécanique de l'ornithorynque,

de Delphine Gustau, mise en scène de David Negroni. Jusqu'au 23 juillet, du dimanche au mercredi à 21 h

Chez elle, Alice attend un amoureux qui tarde à venir. L'impatience l'entraîne dans un dédale de souvenirs et d'inventions.

Marcelle et Marcel, écrit et mis en scène

par Marc Deruelle. Du jeudi au samedi à

21 h, le dimanche à 17 h, jusqu'au 27 juillet.

Marcelle est comédienne, Marcel est comédien. Mills ont formé un couple aussi bien dans la vie qu'au théâtre où ils ont acquis un renom international dans leur interprétation de Roméo et Juliette. Le temps a passé, le Théâtre a changé...

Aux Béliers Parisiens

14 bis rue Sainte Isaure, 01 42 23 27 67.

Les 39 marches, de John Buchan et

Alfred Hitchcock, mise en scène d'Éric Metayer.

Du mardi au vendredi à 20 h 45, le samedi à 18 h et 21 h jusqu'au 6 septembre.

Quatre comédiens interprètent plus de 150 personnages et restituent, avec loufoquerie, l'univers d'Alfred Hitchcock. Cette pièce a reçu, en 2010, le Molière du spectacle comique.

Au Montmartre Galabru

4 rue de l'Armée d'Orient, 01 42 23 15 85.

Secrets d'orchestre,

libre adaptation de l'orchestre de Jean Anouilh, mise en scène de Philippe Honoré, le 3 juillet à 20 h, le 4 et 4 juillet à 21 h 30.

Une troupe de comédiens aux parcours chaotiques se retrouvent pour jouer une pièce d'Anouilh : L'orchestre. Malgré les zozanies, les réductions budgétaires et les lubies du metteur en scène, le projet arrivera-il à voir le jour ? ■

Au cœur du 18^e,
un imprimeur près de chez vous !



IMPRESSION TRADITIONNELLE & NUMÉRIQUE
COULEUR & NOIR/BLANC - MAC & PC

IMPRIMERIE
Brochures, livrets, chemises, plaquettes,
liasses, autocopiantes, têtes de lettre,
affiches, etc.

REPROGRAPHIE
Manuels techniques, dossiers de presse,
lettres d'informations, manuels de formation,
thèses, mémoires, etc.

PROMOPRINT imprimerie - reprographie
79 rue Marcadet 75018 Paris • Tél : 01 53 41 62 00 • Fax : 01 53 41 62 02
contact@promoprint.fr • www.promoprint.fr

COURRIER COURRIER

Histoire revisitée ?

Je ne crois pas que Noël Monier ait écrit cet article, au moins dans sa totalité. En tout cas, la phrase : « *Pourtant les systèmes politiques et sociaux des deux pays n'étaient pas tellement différents...* » est une monstrueuse erreur.

La France était républicaine, l'Allemagne impériale, c'est-à-dire sous un régime dictatorial et une dictature quasi militaire sous l'égide de la Prusse. En 1914, combien y avait-il de républiques en Europe ? Et si la Grande-Bretagne était gouvernée par une monarchie parlementaire, la plupart des autres monarchies étaient très peu parlementaires...

Pourquoi croyez-vous qu'il y ait eu plus de 40 000 étrangers engagés dans la Légion étrangère ? C'était bien pour venir au secours de la République contre la dictature. Vous devriez lire « *La main coupée* » de Blaise Cendrars, l'un des plus beaux livres écrits sur cette guerre, par un étranger justement.

Ce qui ne change rien au « bourrage de crâne » préalable effectué en France comme en Allemagne.

Bien à vous et fidèlement quand même
Bernard Marrey

Note de la rédaction : Noël Monier a bien écrit cet article, premier d'une série de trois publiés entre juillet et octobre 1999.

Améliorer l'espace public

Danielle Pelissier de l'Association de défense de Montmartre et du 18^e (ADDM 18) nous signale qu'une pro-



La ptite copine

Allez, dis-moi, à l'école, c'est qui ta p'tite copine ? demande la maman qui conduit d'une main ferme, son petit garçon d'environ 6 ans, au jardin des Deux-Nèthes. « Ben... » l'enfant chuchote, et la mère ne comprend pas. « *Parle plus fort, bon sang ! Alors, qui c'est ta ptite copine ?* », et sur la réponse inaudible pour moi qui suit à quelques pas, elle s'écrie, apparemment choquée, lâchant la main de son enfant : « *Mais c'est un garçon, ça !* »...

Jacqueline Gamblin

cédure mise en place par la Ville de Paris permet à tous d'indiquer par internet les anomalies qu'ils constatent (dépôts, tags, lampadaires en mauvais état, etc.). Aller sur paris.fr, puis clic sur la rubrique "dansmarue" en haut à droite de la page et mentionner l'anomalie à signaler avec éventuellement une photo.

PETITES ANNONCES

■ **Ateliers d'anglais pour les enfants** de 3 ans à 15 ans vers la Mairie 18^e/Métro Jules Joffrin, tous les mercredis et samedis. Ludique, efficace et pour un prix bien raisonnable. Les inscriptions pour l'année 2014-2015 ont commencé ! Association English Language Head Start.
Site : EnglishHeadStart.org
ou 06.95.91.65.33

■ **Cours de Tai Chi Chuan.** Professeur diplômée de la Fédération de Hong-

Kong. Mardi : 12 h à 13 h et de 18 h 20 à 19 h 20. Jeudi : de 8 h 30 à 9 h 30 cours en petit groupe (5 pers. maximum). Rue Championnet.
01 42 51 75 59 et 06 75 31 60 67

■ **La Gymnastique volontaire** vous attend 6 rue Esclangon. Cours de gym d'entretien. Accueil, randonnée conviviale. Pour optimiser votre capital santé, garder la forme. Tél : 01 42 09 67 49.

■ **Les Enfants de la Goutte d'Or** cherchent bénévoles, étudiants, oisifs, retraités,

pour **accompagnement à la scolarité.** Horaires : CP à CM1 lundi, mardi, jeudi, vendredi de 16 à 18 h. CM2 et secondaire : du lundi au jeudi de 18 h 30 à 20 h. contact@egdo.fr ou 01 42 52 69 48.

■ **L'association SIFAD** (Association des femmes pour l'autonomie et la démocratie) cherche un(e) bénévole pour **donner des cours de français (oral et écrit).** Horaires : Lundi de 14 h à 20 h, mardi de 16 h 30 à 20 h, jeudi de 14 h à 18 h

et vendredi de 14 h à 20 h.
Contact : Fatoumata, 06 20 31 91 77

TARIF DES PETITES ANNONCES :
• **Gratuites pour les associations abonnées jusqu'à 240 signes.** (Si l'association est abonnée sous le nom de son président, prière de nous le signaler.) • Pour les autres annonceurs (particuliers, commerçants, associations non abonnées), 15 € jusqu'à 240 signes. • Au delà de 240 signes et jusqu'à 480 signes, 15 € supplémentaires.

3 numéros
pour
5 €

Abonnement découverte pour les amis et les proches de nos abonnés

Vous souhaitez faire découvrir notre journal à vos amis ou à vos proches ? Transmettez-nous leurs adresses.

ABONNÉ :

NOM :

Prénom :

Adresse :

E mail :

AMI OU PROCHE n°1 :

NOM : Prénom :

Adresse :

AMI OU PROCHE n°2 :

NOM : Prénom :

Adresse :

Si vous souhaitez abonner plus de deux personnes, photocopiez ou recopiez ce bulletin.

Remplir en lettres capitales et envoyer avec le chèque à l'ordre de « Les Amis du 18^e du mois », 76 rue Marcadet, 75018 Paris.

Petite bonne femme octogénaire, avocate et Montmartroise, Nicole Milhaud a voué sa vie à la défense des droits et aux arts.

Nicole Milhaud, la vie devant soi

Nicole Milhaud fait partie de ces personnages montmartrois qui font vivre et entretiennent la mémoire de la Butte depuis un demi-siècle. Elle est intarissable pour narrer de belles et savoureuses anecdotes vécues dans ce village au grand cœur peuplé de communautés joyeuses et généreuses, Pigalle, les Abbesses... « *Lorsque le bougnat du café du Champeau est décédé, on a retrouvé deux Picasso dans sa cave. L'artiste devait payer son bois et son charbon avec ses toiles.* »

A 80 ans, rien ne vient déroger à sa règle d'or : lever 6 h 30, piscine entre 7 h et 8 h au lycée Jacques Decour. « *Là, je peux débiter en pleine forme ma journée et accomplir le planning que je me suis fixé* ». Et le planning est bien réglé : soutien scolaire avec une association de la Goutte d'Or, un après-midi par semaine ; deux après-midi à l'association qu'elle a créée « la Pépinière » au tribunal de Bobigny, pour aider les jeunes avocats et les petits cabinets ; le premier jeudi de chaque mois, soirée littéraire et artistique au Bateau-Lavoir... et toujours le sourire, la gentillesse, la verve élégante. Ainsi va Nicole, toujours accompagnée de son fidèle compagnon, son chien « Capitaine ».

Enfance nomade

Née à Béthune, de parents polonais, Nicole a connu une enfance nomade. Son père ingénieur, bâtisseur de barrages baladait sa famille aux quatre coins de la France. « *J'adorais être transplantée. Mes parents des gens généreux, croyaient aux révolutions, au changement, au progrès* », se souvient-elle. Puis la famille se fixe à Suresnes dans une cité nouvelle pour les ouvriers, là où Jean Vilar a créé son premier théâtre. « *L'église n'avait pas de cloches pour éviter de réveiller les ouvriers le dimanche* ». Toute une époque. Quand la Seconde Guerre Mondiale éclate, son père, qui finissait la construction du port de la Goulette en Tunisie rentre de son propre chef pour servir sous les drapeaux.

Nicole passe le bac au lycée de Saint-Cloud puis intègre le cours de théâtre de Roger Blin où elle rencontre Philippe Noiret. Mais son père rêve pour elle d'études supérieures, ce sera donc la fac de droit. « *Celle qui demandait le moins de présence pour pouvoir continuer le théâtre, et je décide de faire Sciences Po en même temps... Je me retrouve dans le même groupe que Jacques Chirac* ».

En 1956, titulaire d'une licence de droit, fraîche émoulue de Sciences Po, Nicole part au festival de Venise. Elle y rencontre Daniel Milhaud, fils du grand compositeur Darius Milhaud. Daniel est un peintre montmartrois, travaille et habite au Bateau-Lavoir. C'est le coup de foudre. Le



© Christian Adnin

mariage a lieu dès leur retour à Paris.

Au cours de ce festival, ils font aussi connaissance de Silvio Loffredo, peintre italien né à Paris. Silvio dispose d'un atelier à Florence, qu'il propose d'échanger avec celui de Daniel à Paris. Les échanges dureront 6 ans, Daniel peint à Florence, Silvio à Paris avec de nombreux allers-retours. Période familiale aussi, Nicole donne naissance à David, aujourd'hui scénariste et Solange, chanteuse, comédienne et directrice du Gouvernail, un

ON A RETROUVÉ DEUX PICASSO DANS LA CAVE DU BOUGNAT : L'ARTISTE PAYAIT AVEC SES TOI-

théâtre de poche dans le 19e arrondissement. A Florence, Daniel est à l'atelier et Nicole enseigne dans un lycée pour les élèves difficiles. Etablissement original, l'enseignement y est confié à des étrangers. « *J'ai enseigné la Communauté charbon acier pendant toute cette période. Au cours de ce séjour, j'ai monté une pièce d'Ionesco avec les élèves. Le théâtre d'avant-garde était né à Florence* ».

Une avocate militante

Années 1960, retour sur Paris. Nicole reprend ses études de droit, intègre le cours préparatoire du Barreau et décroche son diplôme d'avocate. Elle ouvre son cabinet au 48 rue des Trois-Frères.

Et là, pendant quarante-cinq ans, Nicole défend sa vision du droit, se spécialise dans le droit de la famille, la propriété littéraire et artistique. Elle s'illustre surtout dans son combat pour l'amélioration des conditions de détentions dans les maisons d'arrêt. « *À l'époque, les prisons étaient le lieu de vraies tortures ignobles, inhumaines dans des cellules spécialisées où le prisonnier attaché, ligoté subissait tous les sévices et coups violents* ». Lors des procès, Nicole s'emploie avec acharnement, à dénoncer ces actes barbares. Elle finit par gagner et obtient la fermeture de la tristement fameuse « cellule E 19 » de la prison de la Santé, suivie quelque temps après par celle de la cellule de tortures de Fleury Mérogis. « *Ce fut un sacré combat. J'avais tout le monde contre moi : le monde pénitentiaire qui ne voulait pas de vagues, celui de la justice qui n'y croyait qu'à moitié. De toutes mes plaidoiries, de tous mes combats, je considère, encore aujourd'hui, qu'il a été le plus humainement abouti* ».

L'argent de la prostitution

En mai 1968, un groupe de prostituées de Pigalle fait sa révolution et investit la maison close où elles travaillent. Les prostituées et la femme de ménage sont poursuivies en justice. Nicole est leur avocate. Le début du procès commence par l'inculpation de la femme de ménage. « *Je ne comprends pas, Monsieur le Président, l'inculpation de cette femme qui n'a rien à voir avec l'affaire qui doit être jugée aujourd'hui* », interpelle Nicole. Réponse du président : « *Maître, cette dame est rémunérée par l'hôtel, elle profite donc de l'argent de la prostitution* ». Derechef, Nicole sort alors son porte-monnaie et déclare : « *Voici mes honoraires versés par les prostituées, inculpez-moi sur le champ* ». La femme de ménage fut libérée dans la minute...

A la quarantaine, Nicole et Daniel divorcent. Dans le même temps, elle vient d'être élue au Conseil de l'Ordre, belle récompense à l'époque pour une femme. En 1975, elle rencontre Willemse Theys, artiste plasticien hollandais, avec qui elle refait sa vie. Le couple s'installe au Bateau-Lavoir. Theys, dirige pendant dix ans la galerie d'art au sein du théâtre du Lucernaire, créé par son ami Le Guillochet. Il est aussi l'inventeur de la première artothèque de Paris, l'idée sera reprise après par Jack Lang.

En 2011, année du décès de Theys, le cabinet est vendu, « Madame l'avocate est en retraite », mais rien ne semble pouvoir tarir la soif de vie de cette femme pleine d'énergie positive.

Michel Cyprien